

L'APOTRE



ENVOI DE M. ANTONIO HOUDE,

GRAND SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

UN PETIT SECRET

MAGAZINE CATHOLIQUE
Lecture pour tous, jeunes et vieux.

TEXTE

Page		
361 — La fête nationale	J.-ALBERT FOISY	
362 — Sur le chemin de l'exil	ESDRAS DU TERROIR (<i>Le Messager de Sherbrooke</i>)	
365 — Le miracle	ROGER LABRIC (<i>Les Champs Bleus</i>)	
367 — Erreur . . . est compte	FERNAND ST-JACQUES	
370 — Une conquête de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus	PETRUS DESCAMBRES (<i>Le Messager canadien du S. C.</i>)	
374 — Une héroïne contemporaine	L. ZEYS (<i>Le Nœl</i>)	
378 — Un bocage sur un bloc de pierre	V.-A. HUARD, ptre (<i>Le Naturaliste canadien</i>)	
379 — Rencontre (<i>poésie</i>)	VICTOR HUGO	
380 — Impressions d'une lampe à huile	MYRIAM THELEN (<i>La Maison</i>)	
382 — Chronique littéraire : <i>Rencontre</i>	FERDINAND BÉLANGER	
384 — Ephémérides canadiennes : Mai 1923		
388 — La machine humaine : le thymus	LE VIEUX DOCTEUR	
389 — Le radium	Dr CH. VILLANDRÉ	
392 — Les légumes	(<i>La cuisine à l'École primaire</i>)	
393 — Le droit au travail	THOMAS POULIN (<i>Le Travailleur</i>)	
395 — Pour s'amuser		
395 — Fin de pluie (<i>poésie</i>)	J.-ALCIDE JOYEL	
396 — De bons livres		
396 — Ce que j'aimais (<i>poésie</i>)	SŒUR THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS	
397 — L'Héritier des ducs de Sailles (<i>feuilleton</i>)	M. DELLY.	

ILLUSTRATIONS

369 — La reconstruction d'Arras
373 — Monument à la mémoire d'Abraham Martin
378 — Bouleaux et cormiers poussés sur un bloc erratique
381 — Vue de l'Île Ellis dans le port de New-York
384 — S. G. Mgr F.-X. Ross
385 — L'hon. G.-P. Graham
385 — L'asile St-Joseph, à la Baie St-Paul
386 — Mgr Berlioz, évêque d'Hakodaté (Japon)
386 — Le "Marvale"
387 — Les cadets de Québec
394 — Le vieux Québec

TEL. 6636

Boulangerie Modèle HETRINGTON

Toutes variétés de produits de boulangerie tels que Pain, Biscuits, etc. Pâtisseries de haute qualité, délivrées chaque jour dans toutes les parties de la ville.

Demandez nos biscuits "SODAS"

364, rue St-Jean, - :: - QUEBEC

RESULTATS DE LA RAFLE

La Rafle du Prix de \$250.00, et des trois Prix de \$10.00 a eu lieu, et les numéros gagnants, ainsi que les noms des personnes qui ont enlevé ces Prix en argent, sont mentionnés ci-dessous, dans l'ordre que les billets ont été tirés.

PRIX DE \$250.00

No 5887. M. J. A. Mathieu, Salem, Mass.

LES PRIX DE \$10.00

No 516. Mde J.A. Allard, Rivière Mailloux,
Co. Charlevoix, P. Q.

No 5371. R.P. S. Perreault, o.m.i., Lebrét, Sask.

No 3441. Melle G. Rousseau, 115, des Fran-
cisains, Québec.

L'APOTRE présente ses plus cordiales félicitations aux Gagnants, et les remercie pour le beau travail qu'ils ont fait afin d'augmenter le tirage de la Revue.

LE GRAND CONCOURS

Notre Grand Concours se termine officiellement le 16 juin prochain à 6 h. du soir. Après cette date, aucun nouveau Concurrent ne sera accepté. La vérification des solutions au casse-tête du Lion commencera dès la semaine prochaine, et les noms des gagnants des Grands Prix en argent seront annoncés le plus tôt possible.

Les résultats du Concours du SEDAN FORD seront annoncés dans notre numéro de juillet. Ne manquez pas de vous le procurer.

Hâtez-vous de qualifier vos entrées au Concours avec des votes !

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

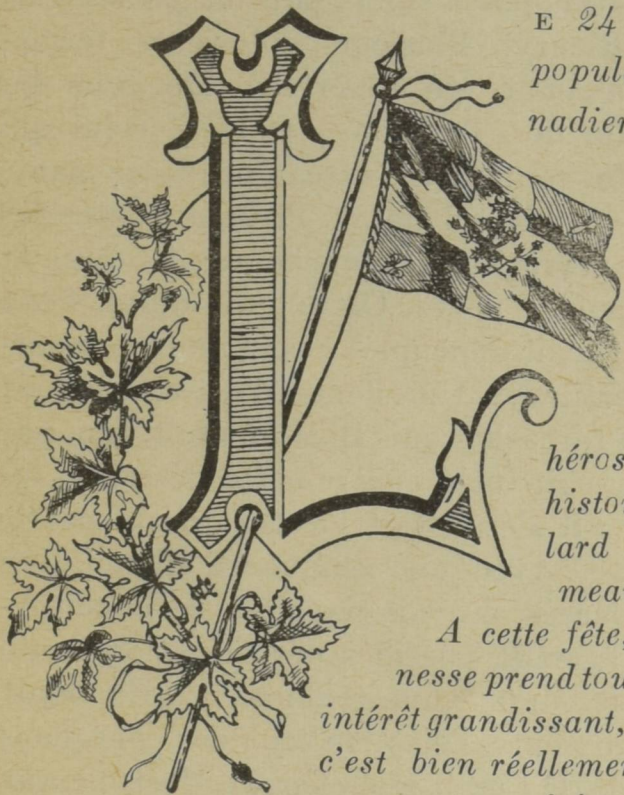
Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME IV

QUÉBEC, JUIN 1923

No 10

La Fête Nationale



Le 24 mai, la population canadienne-française était conviée à fêter la mémoire d'un héros de notre histoire, Dollard des Ormeaux.

A cette fête, la jeunesse prend toujours un intérêt grandissant, puisque c'est bien réellement le dévouement parfait du jeune

homme, son esprit de sacrifice pour l'avenir et la survivance de sa patrie, que l'on célèbre en ce jour.

Cette fête, cependant, ne doit pas remplacer la fête nationale, la Saint-Jean-Baptiste.

De tout temps, le 24 juin a été pour notre race et notre pays un jour de réjouissance; les feux de la Saint-Jean en témoignent dans les chroniques des premières années de la colonie.

Puis, quand les luttes pour la survivance ont été commencées, la Saint-Jean-Baptiste a été un jour pour retremper dans une communion patriotique, les énergies de la race pour les combats du lendemain.

* * *

Il serait difficile de rapporter ici, tous les actes sauveurs, tous les mouvements bienfaisants dont cette fête a été l'inspiratrice, depuis un siècle.

Si nos sociétés nationales ont trouvé des fondateurs, des hommes dévoués, ce sont les pensées élevées et patriotiques émises lors de la célébration de cette fête qui les ont engendrés.

Il est criminel de dire que cette célébration n'est qu'une occasion de discours inutiles et de palabres qui ne laissent rien à leur suite.

La parole a été donnée pour exprimer nos pensées, et jamais, dans les fêtes de la Saint-Jean-Baptiste, les pensées exprimées ont été vilaines ou défaitistes. Au contraire, le rappel des gloires passées, des sacrifices de nos pères, du dévouement de nos pionniers et de nos missionnaires a toujours formé le fond même des discours qui ont été prononcés et souvent, des initiatives fécondes sont nées de ces discours.

On ne peut pas attendre de la célébration d'une fête nationale, une œuvre durable, ce n'est pas son but.

* * *

Mais, une célébration de ce genre n'est pas seulement utile, elle est nécessaire.

C'est une manifestation de la vie nationale inhérente à notre fierté.

Il n'y a pas de peuple qui n'a pas sa fête nationale; il n'y a pas de peuple qui ne prend pas un plaisir particulier à chômer ce jour-là et à le compter au nombre des journées les plus belles et les plus douces de sa vie.

Dans chaque famille, il y a, chaque année, des jours mis à part pour des réjouissances spéciales. Ces fêtes familiales, pour l'anniversaire d'une naissance, d'un mariage, ou d'un événement important et particulièrement heureux, n'ajoutent rien à la prospérité matérielle de la famille; mais, elles donnent à tous les membres, un courage nouveau pour les difficultés du lendemain et elles réconfortent les plus faibles, les plus délaissés.

Dans la grande famille nationale, il en est de même.

Il faut que la vie de la nation ait un côté joyeux, en plus du côté pratique ; il faut que de temps en temps, tous les membres de la grande famille puissent s'unir dans la méditation d'une même pensée, puissent se réjouir dans le rappel des mêmes joies et des mêmes gloires et la fête de saint Jean-Baptiste, notre Patron national, est principalement cette occasion.

* * *

Cette année comme par le passé, que cette fête soit bien celle de toute la race.

Que ce soit surtout un jour de réjouissance et de méditation patriotique ; c'est son but et c'est de cette manière qu'elle rend service à tous, aux plus humbles, aux plus petits, comme aux plus grands.

Si un souvenir personnel nous était permis, nous dirions que les fêtes diverses organisées le jour du 4 juillet, fête de l'Indépendance, aux États-Unis, faisaient plus, pour faire aimer le pays, le drapeau, pour inspirer la fierté aux enfants, que l'enseignement patriotique qu'on donnait à l'école pendant toute l'année.

Que les corps publics, que les municipalités, que les associations, que les parents, qui souffrent de voir que nous avons peu de fierté nationale, sachent bien que dans l'esprit des jeunes, une fête nationale qui, à la splendeur oratoire, festin des grands, se joindrait des réjouissances de toutes sortes pour les petits, produirait plus d'effet chez eux, que les leçons les plus élaborées et les articles les mieux écrits.

Que notre jeunesse sente, à la fête nationale, que ce pays est à nous, que le jour fixé pour célébrer notre existence nationale, est réellement le plus beau jour de l'année, et, bientôt, se développera chez eux, la conviction que nous sommes une race noble, avec un passé glorieux et un avenir brillant auquel ils seront tous appelés à collaborer un jour.

* * *

N'oublions pas que l'éducation patriotique de la jeunesse doit se faire bien plus par les yeux, par des spectacles qui plaisent en même temps qu'ils instruisent, que par l'étude des vieux documents.

La célébration de la Saint-Jean-Baptiste, qui fournirait à tous les membres de la grande famille des heures de joie et des amusements, en même

temps qu'elle fait revivre dans notre mémoire, les souvenirs de ceux qui ont fait notre nation, sera toujours une éducation qui contribuera à développer chez nous la fierté qui s'en va, submergée par les coutumes et les goûts étrangers.

Que la Saint-Jean-Baptiste soit donc un jour de fête pour tous, elle atteindra plus facilement son but, rajeunir les énergies de la race.

J.-ALBERT FOISY

Sur le chemin de l'exil

DEPUIS un an, un souffle d'émigration était passé sur la paisible paroisse de Bleury. Plusieurs, plusieurs fermes avaient été désertées. De tous les rangs, celui des Turgeons avait été celui qui avait le plus souffert de cette imprudente manie d'abandonner le sol natal. Presque toutes les maisons avaient de la planche aux fenêtres et le cadenas à la porte. On eût dit qu'un fléau meurtrier avait dépeuplé ce coin de terre pourtant si fertile... Un silence de mort régnait jusqu'à la terre de Louis Boissonnault. Lui, par exemple, avait lutté contre cette désertion lamentable ; il s'était fait l'avocat de la patrie canadienne. Avec une éloquence digne d'un meilleur succès, il avait signalé à ses concitoyens le danger de pareilles pérégrinations qu'il considérait comme une trahison... En dépit de ses arguments, hélas ! le rang des Turgeons s'était vidé. On était allé chercher fortune aux États-Unis. Seul Louis Boissonnault, avec ses dix enfants était resté.

— Nous sommes les seuls dans le rang, avait-il dit à sa vaillante famille, mais nous allons produire comme dix cultivateurs. Notre troupeau a doublé et nos labours couvrent trois fois l'espace de l'an dernier.

Joignant l'action aux paroles, tout le monde s'était mis à l'œuvre.

Un événement inattendu vint manifester combien sincère était cet attachement des Boissonnault pour le sol natal.

* * *

Un soir, une voiture de la ville voisine s'arrêta à la porte pour y débarquer le frère de

Louis et quatre de ses enfants : trois filles et un garçon.

— Mais, mais, c'est Jean-Baptiste et sa famille, clama Louis en prodiguant de chaudes poignées de mains.

— C'est lui-même, ajouta celui-là. Il y a cinq ans que je t'attends à Biddeford. Cette fois-ci, je suis venu pour te chercher...

— Entre, mon Baptiste, dit Louis. On causera de cela plus tard.

Une fois dans la maison, la table fut mise pour les visiteurs. Tout ce que la bonne cuisine de campagne sait si bien préparer était généreusement étalé pour satisfaire l'appétit du groupe citadin. Sans parler d'un brave rôti parfumé de verts cornichons et encadré de belles patates jaunes-dorées, il y avait du beurre excellent — et non de la margarine — de la crème très pure, du lait — non baptisé comme en ville, — des confitures aux fraises avec du fameux sirop d'érable... En somme, le menu d'un roi... !

Sans reproche, les visiteurs étaient de bonnes fourchettes. Ils faisaient honneur à tous les plats.

Quand ils eurent bien bu et bien mangé, le fameux sujet revint sur le tapis.

* * *

— Écoute, dit Jean-Baptiste à Louis, je suis venu te chercher cette fois-ci. Tu vas faire encan et nous monterons ensemble aux États. Franchement, je n'ai pas encore rencontré de famille pour avoir autant de chance que la tienne pour amasser de l'argent. Pense donc : six gros garçons en état de travailler ! Pas moins de quatre-vingts piastres par semaine !... Tu ne fais pas cela ici en un mois !...

— Mon cher frère, tu ne me connais pas si tu crois que je vais me laisser influencer par ce vent de folie qui souffle sur la Province. Jamais je prendrai le chemin de l'exil, moi !

— Mais pourquoi ? dit l'Américain désempoigné. Est-ce que la patrie n'est pas partout où on peut vivre en honnête homme ?

— Je connais toutes ces belles sentences-là, rétorqua le cultivateur. Je te l'avouerai : pour moi, les États, ça me pue au nez !

Toute la famille se mit à rire aux éclats.

— Mais pourquoi avoir tant de misère sur une ferme tandis qu'en ville la vie est si agréable ?

— Jean-Baptiste, vous autres les gens des États, vous avez aussi des misères et des dures. Je ne suis pas assez sot pour croire que vous l'avez qu'à vous baisser pour ramasser l'argent.

— Sans doute, il faut travailler, mais moins péniblement que dans votre pauvre petit Canada.

— Je ne partage pas tes illusions, répartit Louis qui s'échauffait. Les manufactures où vous gagnez tant ne sont que des tue-monde !

— Je ne comprends pas, objecta Jean-Baptiste.

— Je vais te faire comprendre. Regarde tes enfants et les miens. Ces chères nièces et ce bien-aimé neveu de Biddeford ont la consomption écrite dans la figure. En les apercevant si maigres et si pâles, je me demandais avec chagrin quelle épidémie, quelle grippe infernale, les avait ainsi massacrés... Pauvres enfants ! je vous aime beaucoup quand même, mais je vous plains d'être renfermés dans ces manufactures où vous sacrifiez le meilleur de votre santé... Vous retirez des belles paies, c'est possible, *mais vous les achetez du meilleur de votre sang*. Vous compromettez peut-être pour toujours les années de votre vie...

Regarde mes enfants, maintenant, Jean Baptiste. Le sang leur sort par les joues et ils sont tous en ordre... Sais-tu pourquoi ? Ils ont de l'air pur à satiété... le bon air que Dieu a surtout prodigué à la campagne. Ils ont aussi bon appétit. Sois assuré que rares sont ceux qui, à Bleury, souffrent de la digestion. Ici le travail aide la nature.

Donc au point de vue de la santé, il n'y a pas de comparaison possible entre tes États et mon cher Canada.

L'Américain garda un instant le silence. Ne savait-il pas que son frère parlait le langage du gros bon sens ?

* * *

— Aux États, le travail nous enlève un peu les couleurs dit-il, mais au moins on a de l'argent pour se distraire.

— Oui, vous avez de l'argent pour gaspiller. Il rentre par la porte et sort par les fenêtres. Etes-vous bien plus riches à la fin de l'année ?

— On s'amuse.

— Je connais ça, ces amusements. Les âmes de vos enfants se détériorent dans ces *salles de vues animées* dont ils se passionnent. Les excur-

sions fréquentes ici et là dissipent les bonnes habitudes. Vous n'avez, le dimanche, que le désir d'une messe basse, bien courte... En fait de religion...

En fait de religion, les États-Unis valent au moins le Canada, riposta Jean-Baptiste piqué au vif.

— Ce n'est pas ce que ta femme nous écrivait, les premières années que vous étiez là. Ici, les protestants sont clairsemés ; là-bas, ils foisonnent. Il paraît que la religion des États, c'est le veau d'or. On ne parle que d'argent, on ne vit que pour l'argent... Et cet argent, c'est pour s'amuser, *c'est pour vivre sa vie*, comme dirait un monsieur...

— Pauvre Louis, tu as été mal renseigné : aux États, il y a des catholiques qui valent mieux que d'aucuns du Canada.

— Je ne nie pas le fait. Je sais que vous avez de bonnes paroisses catholiques, de saints prêtres zélés, mais enfin, l'ambiance n'est pas aussi favorable que par ici. Nous avons peut-être moins d'argent, mais nous avons ce qui est mieux que l'argent, mieux que les aises ; nous avons moins d'occasions de nous pervertir, nous avons plus de chances de nous conduire en bon catholiques. Nos fêtes par ici sont des fêtes religieuses, les réjouissances paroissiales. Nous sommes tous du même clocher, nous suivons tous le même chemin vers la Vérité et la Vie.

Donc au point de vue de l'âme, j'aime mieux notre province de Québec où prédomine la vraie Église que vos États bigarrés de religions et de libre-penseurs.

Jean-Baptiste branlait la tête de dépit devant cette avalanche de preuves. Au fond son frère ne disait-il pas la vérité, rien que la vérité ? Ce n'était pas pour mieux sauver son âme qu'il avait émigré, c'était pour gagner de l'argent... Et combien de compatriotes, une fois au-delà du 45° avaient renoncé à la foi de leur enfance !...

* * *

— Il reste maintenant le point de vue patriotique, continua Louis.

— On ne vit pas rien qu'avec des principes, ricana l'Américain.

— Non, sans doute, riposta le Canadien. Mais il faut difficilement renoncer aux choses que notre enfance a appris à respecter. Écoute, Jean-Baptiste, je n'irai pas m'expatrier aux

États-Unis pour une troisième raison : par attachement à ma nationalité. Quand bien même vos États seraient pavés d'or, je préfère ce sol canadien qui a bu le sang des premiers pionniers, nos ancêtres, je vénère cette terre qui a été fécondée par la sueur de nos pères.

— Aux États-Unis, il y a aussi des Canadiens français, glissa Jean-Baptiste.

— Je le sais, mais ils ne sont pas chez eux comme ils le seraient chez nous. Ah ! mon frère, ne me demande pas de te suivre sur le chemin de l'exil : mes enfants grandiront dans leur pays et la langue que j'ai apprise sur les genoux de ma mère restera toujours leur patrimoine. Sais-tu quelle lâcheté je commettrais en quittant ma patrie ? A la maison paternelle qui a abrité des générations de Boissonnault, je devrais dire : Je t'abandonne, parce que je suis moins vaillant que mon digne père !

A mon village où tous les habitants sont mes amis, à cette église où nous avons été baptisés et où nous avons reçu les sacrements, à ce cimetière où dorment tous ceux que nous avons aimés, il faudrait dire un éternel adieu...

— Mais les autres qui émigrent à pleins chars...

— Le mal est immense, voilà tout. *Il y en a plus qui émigrent qu'il y en aura de contents quand les grèves, le travail épuisant, le gaspillage leur auront fait réaliser que cette course vers les États-Unis était insensée à tous les points de vue.* Et maintenant, conclut le patriote, veux-tu le résumé de tout ce que je viens de te servir ? Approche, Eugène, dit-il à l'un de ses fils qui fréquentaient l'école modèle du village, et lis à ton oncle les vers d'un monsieur Brizeux que t'a appris la maîtresse.

Un bel enfant de douze ans, aux yeux bleus, à la chevelure d'or et à la peau rose, l'image de la santé ! récita ces vers qui sonnaient dans sa bouche d'ange comme une musique céleste :

*Oh ! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
Le devant de la porte où l'on jouait jadis,
L'église où tout enfant, et d'une voix légère,
Vous chantiez à la messe auprès de votre mère,
Et la petite école, où traînant chaque pas,
Vous alliez le matin, oh ! ne la quittez pas !
Car une fois perdu parmi ces capitales,
Ces immenses Paris aux tourmentes fatales,
Repos, franche gaîté, tout s'y vient engloutir,
Et vous les maudiriez sans pouvoir en sortir ;*

*Croyez qu'il sera doux de voir un jour, peut-être,
Votre fils étudier sous votre bon vieux maître,
Dans l'église avec vous chanter au même banc,
Et jouer à la porte où l'on jouait enfant.*

ESDRAS DU TERROIR

[*Le Messager de Sherbrooke.*]

Le miracle

ILS ÉTAIENT là, dix tout au plus, qui voulaient faire croire aux autres qu'ils étaient mille !

Dans leur îlot, encerclé de fer et de feu, où la mitraille déferlait terrible, impitoyable, un rideau invisible de balles bordonnantes comme un essaim d'abeilles, empêchait l'accès de leur fortin.

On leur avait dit :

— Il faut tenir.

Puisqu'ils ne voulaient pas se rendre, les Boches se jurèrent de les avoir par la faim, par la soif, par les privations.

Depuis six jours et six nuits, par des heures longues comme des siècles, pas un homme de soupe n'avait pu parvenir jusqu'à eux.

Malheur au fou qui s'avancait, charitable ou téméraire, en rampant comme un Sioux, bardé de musettes ou de gamelles et de bidons ; l'inférieur barrage le clouait, les bras en croix, dans le boyau.

Ils étaient dix, tout au plus, pauvre escouade tragique que commandait un caporal imberbe, avec des petits yeux de vieux sous ses lunettes rondes. C'était un prêtre qui, souvent disait la Messe au repos.

Leurs deux mitrailleuses, faisant l'œuvre terrible de mille fusils, défendaient, farouches, l'îlot tant convoité par les Boches.

Aux créneaux du parapet, des hommes veillaient encore dans une même attitude silencieuse. Ceux-là, d'une impassibilité tragique, ne sursautaient même plus au rafales sourdes des 105 éclatant tout près d'eux, et se laissaient gifler par la terre en colère giclant en gerbes noires.

Qu'importe, ils étaient morts, et la grande faucheuse qui les avait surpris à leur poste de combat, les avait laissés là, adossés au parapet

comme des sentinelles en faction pour l'éternité.

Du matin au soir et du soir au matin, les coups de bélier formidables ébranlaient la terre meurtrie, convulsée, crevée de partout.

A vingt reprises déjà, après des tonnerres d'artillerie qui duraient des heures entières, l'ennemi était sorti, en vagues grises, émergeant de ses trous, hébété, compact, en poussant des cris de sauvages.

Impassibles, les dix petits gars bleus les laissaient venir en troupeau serré, et soudain " tac, tac, tac ", un crépitement invisible, les mitrailleuses fauchaient toute cette moisson vivante et gutturale.

La nuit, deux d'entre eux s'évadaient de la tranchée et s'en allaient par le grand cimetière silencieux chercher sur les corps amoncelés, de quoi ravitailler toute l'escouade. Ils remenaient bien des balles pour les armes, mais les biscuits étaient rares.

Rien non plus dans les bidons, et le soleil qui les brûlait le jour de toutes ses forces, mettait plus à l'épreuve encore leur courage de pygmées.

On leur avait dit :

— Il faut tenir bon.

Depuis deux jours déjà, ils ne se parlaient plus que pour le service, pour les ordres, n'osant trop entr'ouvrir leur gorge raide, desséchée, brûlante, d'où s'exhalait un souffle de feu.

Seul, le petit caporal aux lunettes rondes les encourageait de sa voix douce et marmottait chaque soir, pour eux, de longues prières.

Tout autour d'eux, c'était un amoncellement infâme de cadavres morts cent fois, d'armes rouillées et tordues, de sacs éventrés, de pierres éboulées, qui recouvraient des faces exsangues, hideuses, comme un suaie découpé dans les ruines.

Dans ce domaine de la mort, ils semblaient au crépuscule, des fantômes errants, des fossoyeurs bleus, des chercheurs d'épaves. L'un d'eux, un Parisien, un gars du XXe, avec l'accent traînard des hauts de Belleville, jeta une phrase découragée, en porte-parole du silence des autres.

— On en a mare, on la saute ; pour ma part, si ça continue, je m'fais butter !

Le petit caporal eut un regard inquiet sous son pare-brise et voulut le reconforter :

— Il ne faut pas t'en faire, on va avoir dûrement du renfort aujourd'hui, des vivres et même du pinard, on est sûrement signalés. Il n'y a pas de raison que nous restions ici cent sept ans, mais pour l'instant "ordre de tenir bon, nous tiendrons bon."

Le grand blond ne voulait rien entendre ; il haussait les épaules.

— Tenir, mais à quoi cela sert de tenir dans ce coin-là ? On va s'faire descendre les uns après les autres ; on la crève, on va devenir enragé, on va finir par se cogner les uns et les autres.

Et il ajoutait rageur :

— Non, j'veux plus, j'en ai mare, j'aime mieux me faire crever la peau tout de suite, mais j'en crèverai au moins dix avant !

Puis il voulut sortir de la tranchée, escalader les sacs à terre, mais trois 105 arrivant en coup de tonnerre calmèrent cette détresse.

Les hommes s'étaient alors tapis dans leurs trous, l'échine ployée, et ils scrutaient le champ de bataille, prêts à répondre, oubliant à cet instant qu'ils avaient faim et soif. Derrière le canon apaisé, les morts ne bougèrent pas.

L'attaque avait échoué.

C'était l'aube du septième jour, et les hommes, las, découragés, sans force, sans idée, mués par quelque règle en automates, restaient stoïques, rivés à leur pièce, comme des fantômes d'argile.

— Il faut tenir, tenir bon.

C'était ce que disait sans cesse le regard du petit caporal exhortant ses poilus à résister encore.

Derrière ses lunettes, ses yeux vifs et pétillants commandaient plus encore que des phrases et des gestes.

Le calme était revenu un instant, et le Bellevillois, une seconde distrait de son cafard par la ruée farouche des obus, redevint rancunier, ténébreux, et hurla en s'adressant au cabot :

— Tu nous coures avec tes ordres de tenir, j'te dis que cela ne sert à rien et on est fait d'avance sûrement, si l'on n'a rien à becqueter. Moi, quand j'ai rien dans le "col", ça ne va plus, et vous autres, les gars ? questionna-t-il.

Les autres ne répondaient même pas, résignés à leur poste et ne voulant pas entr'ouvrir leurs lèvres soudées par la fièvre qui leur battait les tempes à grands coups de maillet.

L'aube s'était levée, blafarde et triste ; elle dessinait sur l'immense champ jonché d'épaves d'horribles précisions.

Le caporal, dans son coin, fit le signe de croix et murmura sa première prière à Dieu.

— *Donnez-nous aujourd'hui, notre pain quotidien.*

Les autres avaient tourné la tête et rigolaient, narquois, comme soudain amusés par l'ironie de cette prière.

— On va t'en f... , va, du pain quotidien, et du chaud, encore !

Mais le prêtre continuait à prier avec la même ferveur, très calme et les mains jointes.

L'un deux murmura :

— Tu parles d'un type que notre cabot, du moment qu'il fait le signe de croix, ça lui suffit, il a "becqueté" !

Et le grand Parigot lança, à cette remarque, une apostrophe sévère, presque un défi au caporal :

— Tiens, j'ai jamais été calotin, mais si le ciel que tu implores chaque matin nous envoie de quoi nous remplir le ventre, je te jure que je me fais baptiser tout de suite et que j'louperai jamais d'aller à la Messe le dimanche !

Ce défi amusa les autres et même le caporal qui sourit et déclara très doux :

— On ne sait jamais, mon vieux, Dieu veille sur nous depuis le jour où nous sommes là, et je suis sûr qu'il ne nous abandonnera pas.

Tous s'esclafèrent...

— Tu penses quand même pas qu'il va nous tomber des alouettes toutes rôties dans l'bec parce que tu l'as demandé au bon Dieu. Non, mais des fois !...

Et leur dialogue s'ensuivait, dans l'atroce décor, original et triste.

Ça passait le temps.

Tout autour d'eux, c'était maintenant la grande clarté, et la rosée faisait la toilette des morts couchés dans l'herbe haute.

Un petit pinson, venu se perdre dans ce secteur d'enfer, gazouillait, inconscient, sur le bord du parapet, et sa petite chanson à la vie redonnait un peu de courage aux hommes.

Dans l'air bleu, pas un souffle.

Seules, des bouffées de canon s'épanouissaient autour d'eux dans des panaches de fumée verte ou noire, avec une odeur âcre qui déchirait la gorge.

Puis, la terre retournée jaillissait en une source tumultueuse de gravats et de ferrailles dont ils s'abritaient en courbant l'échine, avec l'habitude.

Ils juraient à chaque coup de bélier ébranlant la sol :

— Ah ! les... ! Qu'est-ce qu'ils nous servent !

Ils tiraillaient alors une vingtaine de cartouches pour leur faire voir en face qu'ils étaient toujours là.

— Ah ! si seulement on avait une boule et un peu de "singe", on tiendrait le coup, dit encore le plus paisible de la bande.

Cette remarque leur secoua les entrailles ; ils entrevirent un quignon de pain, un peu de viande rose au fond d'une boîte maquillée... Mais, rien de rien, dans ce secteur d'enfer, ils semblaient des condamnés dangereux mis en quarantaine par le monde entier, dont ils n'entendaient plus aucun écho sous l'effroyable tumulte de l'artillerie furieuse.

— Tenir... , tenir bon ! c'était leur menu de chaque jour.

Soudain, ils tressaillirent à un bruit qui n'était pas le canon ni la fusillade.

C'était un ronronnement très doux, encore lointain, mais qui se rapprochait avec le vent léger.

— Un avion ! hurlèrent-ils en chœur.

Le Parigot sortit de son trou et scruta le maigre horizon que lui offrait le parapet.

— Je le vois, les gars, il n'est pas haut, il est culotté, le mec !

— Planquez-vous, c'est peut-être un Fritz, dit un des servants.

Et ils rentrèrent dans leurs trous.

L'avion, en effet, semblait courir le long des lignes, faire du grand steeple ! Mais le caporal raisonna un instant :

— C'est sûrement pas un Boche, il ne se baladerait pas si bas de ce côté-là, c'est un des nôtres !

Le moteur accélérât sa chanson, et celle-ci parvenait aux hommes comme un chant joyeux.

Tout d'un coup ils se sentaient moins seuls.

Ils n'étaient donc pas ignorés du monde ; quelqu'un verrait leur détresse, leur abandon, peut-être le connaissait-il ?

Le Parigot eut une idée ; il accrocha un bout de sa ceinture rouge, un bout de molletière

bleu et son mouchoir au quignon de son fusil, puis il agita, frénétique, son drapeau tricolore.

L'avion se rapprochait à toutes ailes. Bientôt ils virent deux cocardes briller sous les plans, et leur joie fut intense.

Le grand oiseau, malgré les rafales des mitrailleuses et des "mauser" courroucés qui faisaient "Ta-co Ta-co", volait toujours aussi bas, semblant chercher quelque chose dans cette terre meurtrie...

Il vit le drapeau tricolore, il vit les bras des hommes tendus vers lui comme vers le Messie, et fit un léger virage juste au-dessus d'eux.

De la carlingue un gros sac tomba, allant s'éventrer sur le bord du parapet et laissant s'échapper des boules de beau pain roux, des conserves, des bidons et jusqu'à du tabac !

Sur cette provende bénie qui leur tombait de là-haut, les hommes s'étaient précipités comme des loups ; tandis que les ailes, reprenant de la hauteur, s'enfuyaient légères, le petit caporal agenouillé, les mains jointes et des larmes plein les yeux, remerciait Dieu d'avoir accompli le miracle...

Les autres, qui ne rigolaient plus, avant de manger s'agenouillèrent aussi...

ROGER LABRIC

[*Les Champs bleus.*]

Erreur... est compte

Erreur n'est pas compte, dit-on. Le contraire peut quelquefois cependant être vrai et, comme dit le fabuliste, "Nous l'allons montrer tout à l'heure."

* * *

Pour être coquette, Madeleine n'était pas coquette ; mais, en vérité, elle n'était pas du tout insensible aux compliments aux attentions et aux assiduités que lui attiraient beaucoup de qualités réelles et un certain excès de renommée.

Espiègle, elle savourait particulièrement la gloriole que lui valait, dans son entourage, le récit d'un nouveau tour, d'un stratagème inédit, d'un subterfuge imprévu et plein d'audace.

Ce que le jongleur fait avec les boules — plusieurs ne doivent jamais se trouver à la

fois dans sa main et son adresse est toute à remplacer en l'air celles qui lui touchent la paume — ce que le jongleur habile fait avec les boules, Madeleine le savait faire avec ses soupirants. Elle en avait plusieurs ; il lui en fallait même plusieurs ; sans cela, le jeu ne lui eût pas présenté grand intérêt.

Les jeunes gens lui plaisaient ; elle ne savait cependant pas les aimer.

Un jour de l'année dernière, Lucile X... , l'amie et presque la complice de Madeleine, vint surprendre celle-ci à son écritoire, juste au moment où elle allait cacheter deux lettres.

— Comme tu arrives à point, ma chère ! fit tout de suite Madeleine, en offrant une chaise à son amie... Tu es de bonne humeur? ... Figure-toi que je viens justement d'écrire à ces messieurs (elle indiquait de la main deux photographies) des lettres à la seule lecture desquelles tu te féliciteras d'être venue me voir.

— Madeleine, mon amie, sois modeste !

— Lucile, mon amie, sois de bon compte. Lis.

Et sans plus se faire prier, la visiteuse prit les deux feuilles de papier rose et parfumé qu'on lui tendait et se mit à lire tout haut, avec un sérieux affecté et d'autant plus comique, les huit menues pages qui témoignaient hautement une foi de plus de la facilité générale de Madeleine.

Villa de Verchères
Chemin Ste-Foy
Québec

Québec, mardi le 10 janvier 1922.

Cher M. Louis,

Venez jeudi, vous serez attendu et... désiré. J'aurai quelques invités et je me réserve le plaisir de vous présenter à deux ou trois de mes plus brillantes amies de la capitale fédérale.

J'ai bien envie maintenant de vous faire les gros yeux pour l'espèce de remontrance que contient votre apologue de la déesse aux yeux d'azur dont le cœur était si tiraillé en deux sens opposés par deux demi-dieux.

Autant vaut vous le dire tout de suite, monsieur Louis, je ne vous ai jamais regardé comme un demi-dieu. Et si je suis déesse, enfant de Minerve, enfant de sagesse, vous êtes dieu ; "L'autre", c'est peut-être le demi-dieu ; mais les demi-dieux ont-ils jamais eu raison des dieux... ?

J'ai hâte de vous faire, outre les compliments d'usage, les autres que vous avez si bien mérités, l'autre soir, à l'Université, pour le brio avec lequel vous avez incarné un personnage désormais inoubliable. Quel heureux dédoublement !

Je ne puis terminer cette lettre, sans vous faire une confidence : en vertu d'une blague de mon invention, je vous évite de rencontrer en champ-clos le demi-dieu que vous paraissez redouter. Dites-moi merci. Mais ne me pensez pas pour cela, héroïne. Je songe, du reste, à un autre fait d'arme qui vous libèrera pour toujours de la superstitieuse crainte des surhommes.

Apportez-moi de meilleures nouvelles de la santé de Madame votre mère et croyez-moi toujours,

Votre sincère amie,

Madeleine

A monsieur Louis Bertrand, E.E.D.,
178, rue Laporte, Québec.

Villa de Verchères
Chemin Ste-Foy
Québec

Québec, mardi le 10 janvier 1922

Cher M. Jules,

J'ai reçu, hier seulement, votre bonne lettre de samedi soir et je n'ai pas besoin de vous dire combien j'ai été sensible à l'aimable proposition que vous m'y faites ; plus ça va et plus je trouve, en dépit de ma défiance naturelle et acquise, que le bien qu'on me chuchote sans cesse à votre sujet est vrai et mérité.

Figurez-vous maintenant le regret que j'éprouve à devoir décliner votre offre si gracieuse ; car j'ai déjà pris l'engagement de servir de "bâton de vieillesse" à ma bonne maman, dans la soirée de jeudi.

Que ce soit partie remise, n'est-ce pas et que le plaisir dont je me vois privée ne soit que grandi par la prolongation de son attente.

Franchement, j'ai hâte de vous revoir.

Si je comprends bien l'allusion voilée du bas de votre troisième page, vous redoutez un peu la concurrence ; et pourtant vous la connaissez bien c'est votre "compagne de profession" et j'ai toujours compris qu'elle vous était un stimulant, un aiguillon, une provocation continuelle au succès : ne lui devez-vous pas que vos affaires soient aussi florissantes et que l'avenir vous paraisse aussi favorable ?

En tout cas, je serais désolée de vous tenir et même de vous savoir dans une anxiété qui n'a pas sa raison d'être. Espérez, monsieur Jules, qu'une fois de plus la fortune vous sourira et que bientôt, un trust puissant, tout entier à votre dévotion, absorbera les intérêts des petits actionnaires de cette entreprise.

Je me sens un faible pour les affaires de grande envergure et conduites de main de maître ; les autres me paraissent mesquines.

Veillez faire mes compliments à votre si gentille petite sœur et me croire toujours,

Votre sincère amie,

Madeleine

*A monsieur Jules Myrand, gér. général,
Cie Manufacturière de Produits pharmaceutiques,
Montmorency, P. Q.*

— C'est fin, fin, fin, Madeleine, fit Lucile toute contente, en remettant les lettres, et c'est drôle, drôle, drôle!... Mais tu ne m'as pas encore laissé le temps de te dire que les DeLorimier nous attendent et que je venais te chercher. Viens vite...

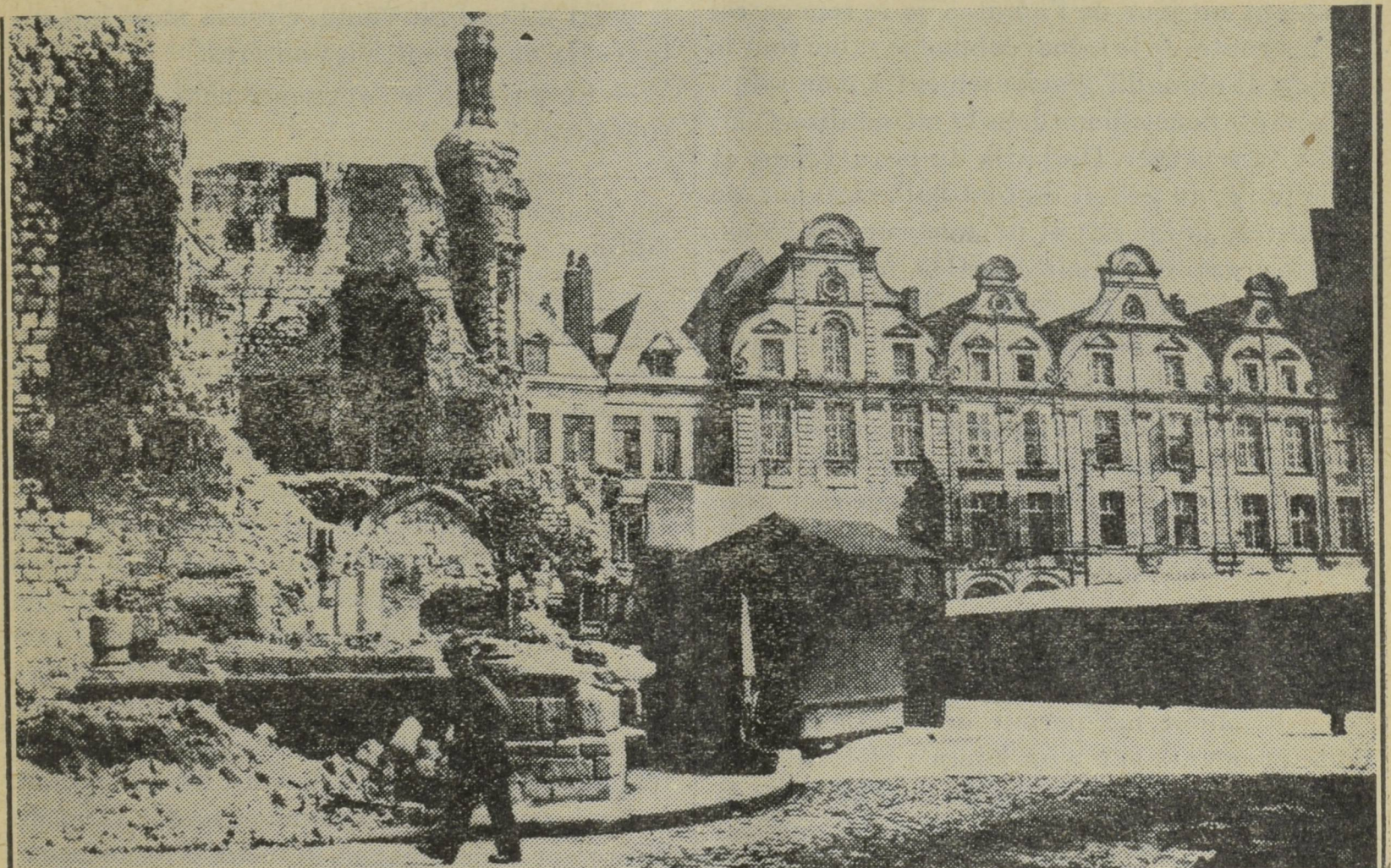
Tout entière à un plaisir redoublé par sa mise en commun, Madeleine prit en hâte les deux lettres, plaça la première dans l'enveloppe de "l'ardent M. Jules" et la seconde dans celle de "l'élégant M. Louis" ainsi qu'elle se plaisait à les désigner.

* * *

Il y a plus d'un an de cela et Madeleine et Lucille n'ont pas encore compris comment les deux lettres du dix janvier 1922 ont pu rester sans réponses.

— Il n'y a pourtant là rien de surprenant.

FERNAND SAINT-JACQUES



LA RECONSTRUCTION D'ARRAS

Cette photographie nous montre une partie de la ville d'Arras, France, où l'on voit, d'un côté, les ruines de l'Hôtel-de-Ville, et de l'autre, les nouvelles maisons.

Une conquête de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus

TRÈS intelligent, connaissant plusieurs langues européennes (le français entre autres), parlant deux ou trois indiennes, avec cela une taille avantageuse, des traits distingués, M. F. . . était rapidement monté en grade. En ce moment, il était préfet de police à Cuttack. La médaille avait malheureusement son revers ; quoiqu'Irlandais pur sang, il lui était arrivé ce qui arrive à bon nombre de jeunes Anglais qui s'en vont chercher fortune dans les colonies. Livré à lui-même, de l'argent plein les mains — car les fonctionnaires anglais, dans l'Inde, sont grassement payés — il ne se refusa aucun plaisir. Mangeant bon, buvant sec, lisant n'importe quoi, il mena la vie à grandes guides, ce qui le conduisit du catholicisme à l'infidélité. Sachant cela — et bien d'autres choses encore — il me répugnait de l'aborder, mais la Providence, importunée par Sœur Thérèse, m'obligea presque à le faire. Rentrant un jour de l'hôpital, je le rencontrai sur ma route. Je le saluai comme je salue tout le monde. Il répondit gracieusement à mon salut, et, comme nous allions dans la même direction, m'invita à causer. On parla du beau temps et de la pluie, du golf et du foot-ball, et avant de le quitter, je lui glissai un mot sur une souscription qui se faisait dans la localité pour venir en aide à la mission — c'était pendant la guerre — et lui demandai s'il avait des objections à mettre son nom sur la liste.

— “ Pas le moins du monde, répondit-il, je serai même heureux de vous donner mon obole mensuelle. Veuillez venir déjeuner avec moi demain, et apportez-moi votre cahier.”

* * *

Ce déjeuner me permit de compléter mes renseignements sur mon homme et les détails qu'il me donna sur son propre compte, dans la chaleur communicative du banquet, me navrèrent. Né en Irlande de parents foncièrement catholiques, il avait commencé ses études chez les Oratoriens de Londres, où il montrait tant de piété que ses maîtres songèrent à l'aiguiller

vers le sanctuaire. “ Figurez-vous, me disait-il en riant d'un air moqueur, que ces bons Pères avaient découvert en moi la vocation à la prêtrise ! ” Puis il passa dans d'autres écoles et finalement, au lieu d'endosser la soutane, endossa l'uniforme de policier. Il n'avait que trente ans à peine, mais il y avait longtemps qu'il avait perdu la foi de son enfance et il s'en vantait. Tout son symbole ne comportait qu'un article : croire à la vie présente qu'il désirait rendre aussi agréable que possible, d'autant plus qu'il était convaincu qu'elle serait courte, car il était déterminé, à la première difficulté sérieuse — maladie ou autre chose — de se loger une balle de revolver dans la tête. Il avait acheté un browning uniquement à cette intention, et avait fait une étude spéciale pour déterminer l'endroit où il devait viser. C'était à la tempe, à côté de l'oreille.

— “ Une balle logée là, disait-il en mettant le doigt à l'endroit voulu, c'est la mort instantanée, la fin de toutes les misères.

— Et si c'était le commencement de tous les tourments ?

— Je suppose qu'en ce cas, je n'aurais qu'à me soumettre à mon sort, en compagnie de millions d'autres.

— Portez-vous une médaille ?

— J'ai été décoré de plusieurs par le Gouvernement, mais je ne les porte qu'aux grandes occasions. . .

— Excusez-moi, je voulais parler d'une médaille de la sainte Vierge. — Puisque je ne crois pas, pourquoi jouerais-je l'hypocrite, en portant ces insignes religieux ! — Vous ne priez pas ? — Jamais ! — Pas même un *Ave* de temps en temps ? — Ni *Ave*, ni *Pater*, rien. — Mais alors comment expliquer votre générosité envers mon évêque ? (Il venait de souscrire 500 fr. par an, comme une riche marraine). — Écoutez, la religion n'a rien à voir là-dedans. Le cas échéant je ferais pour le Grand Lama ce que je viens de faire pour Monseigneur. Je veux être heureux, et mon intention est d'aider les autres à l'être.”

J'appris plus tard, qu'il semait l'argent à pleines mains.

Le presbytère de Cuttack se trouvant dans le quartier européen, j'avais souvent l'occasion de rencontrer mon officier de police qui, lui aussi, venait me voir quelquefois. Il se montrait toujours d'une exquise gentillesse, mais toujours aussi intraitable sur la question religieuse. Je le menaçai un jour, en plaisantant, d'aller le chercher en voiture, le dimanche suivant, pour l'amener à la messe : " Père, c'est inutile, m'assura-t-il, je ferai tout pour vous plaire, mais cela, jamais. Si vous venez, vous en serez pour vos frais."

Comme je le savais grand liseur et friand de beau style, je lui prêtai un jour la vie de saint Augustin, par Louis Bertrand. En me le rendant quelques jours après, il m'avoua que la première partie, celle qui raconte la jeunesse du saint, l'avait immensément intéressé, mais qu'il n'était pas allé et ne voulait pas aller plus loin.

Monsieur F... avait en Angleterre, une sœur, excellente catholique, qui enseignait la musique, et à l'occasion, composait des morceaux religieux. Elle envoya un *O Salutaris* et un *Tantum Ergo* à la Supérieure de notre couvent, la priant de les faire apprendre à ses élèves et d'inviter son frère à venir les entendre à la prochaine fête. La musique apprise, la commission fut faite à M. F..., aussi délicatement que possible, sans autre résultat que d'attirer, une semaine après, la réponse suivante :

" Madame, veuillez m'excuser de n'avoir pas répondu plus tôt à votre lettre ; sachez une bonne fois pour toutes que j'ai définitivement renoncé à l'Église catholique. Vous ne me verrez dans une église, ni vivant, ni mort. En vous priant de ne vous mêler, désormais, que de ce qui vous regarde, je reste votre, etc..."

Cette fois-ci — dut-il penser, en envoyant son document à l'acide sulfurique — ces braves nonnes sauront à quoi s'en tenir sur mon compte, et elles ne seront plus tentées de se liguier avec la sœur pour me dresser un nouveau guet-apens. Pauvres innocentes ! m'inviter à aller entendre de la musique pour me forcer de me rendre à l'église ! C'est cousu avec du fil blanc, leur complot, ça ne prend pas, ma lettre va mettre fin à cette persécution. Comme il se trompait ! Comme il connaissait peu ces " Innocentes " ! La persécution ne faisait que de commencer sérieusement. Pendant qu'il était chez lui, avalant un apéritif, en se frottant les mains d'aise, nos religieuses tinrent un con-

ciliabule dans lequel elles résolurent de coller sa lettre au verso de l'image de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, et de prier cette amie des missionnaires de leur obtenir la conversion de ce pauvre dévoyé. Durant plusieurs mois, pas de changement. Puis, Notre-Seigneur daigna lui faire un grand cadeau : la croix. Il apprit la nouvelle de la mort de son père, et me pria d'offrir un trentain pour le repos de cette chère âme, ajoutant, les larmes aux yeux : " Pauvre père qui allait chaque matin à la messe à pied, malgré son âge et la distance, c'est moi qui l'ai tué par mon infidélité." Quelque temps après, un de nos apprentis anarchistes lui lança un flacon de vitriol à la tête. Le poison heureusement manqua son but ; il n'en reçut que quelques éclaboussures à la poitrine, qui fut gravement brûlée. Je continuais à le voir durant les mois de son repos forcé. Le browning resta dans sa sacoche et la tempe ne fut pas trouée. C'était un résultat, mais lui parler de religion continuait à lui produire l'effet d'un chiffon rouge passé devant les yeux d'un taureau.

* * *

En 1919, il était transféré dans un autre district, et mon évêque m'envoya moi-même dans les forêts du Ganjam remplacer un missionnaire mort de la grippe. Avec les religieuses, je continuai cependant à prier Sœur Thérèse pour lui. L'année suivante, durant un court séjour à Cuttack, un domestique me remit un jour une carte, sur laquelle je lisais : " J. P. F. Indian Police." A la hâte je descends de ma chambre, et me voilà en face de mon ancien préfet de police.

" Bonjour, M. F..., quelle délicieuse surprise !!!

— Bonjour, mon Père, le plaisir est réciproque.

— Quel bon vent vous ramène à Cuttack ?

— Je suis en congé pour quelques mois et j'ai pensé en profiter pour venir vous voir et vous annoncer une grande nouvelle. Je suis converti !

Je lui aurais bien sauté au cou, si j'avais osé, je me contentai de lui serrer les deux mains.

" Avouez que vous en aviez joliment besoin ! Mais qui vous a ramené de si loin ?

— Rien de bien spécial que je sache. Vous avez peut-être entendu parler de mon infecte (nasty) lettre à la révérende Mère ?

— Certainement, pour infecte elle l'était.

— Eh ! bien, à partir de ce jour-là, la grâce m'a travaillé insensiblement d'abord, puis si irrésistiblement que j'ai dû me rendre.

— Savez-vous où elle est, votre fameuse lettre ?

— L'avez-vous conservée ? Je donnerais n'importe quoi pour la ravoir et la détruire."

Je lui expliquai alors où elle se trouvait et la raison pour laquelle elle avait été mise là.

Je lui parlai ensuite de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus dont il ne soupçonnait pas même l'existence, des prières quotidiennes que nous lui avions adressées pour qu'elle le ramenât au bercail. Il en fut touché jusqu'aux larmes.

" Si vous le jugez bon, dit-il en me quittant, demain dimanche, après la bénédiction, vous m'accompagnerez au couvent où je veux aller demander pardon à la révérende Mère, remercier les Sœurs pour leurs prières, et y relire ma lettre en leur présence."

Le lendemain soir, nous étions au petit parloir, où, prévenues, les religieuses s'étaient réunies. Après les politesses de circonstance, on s'assied.

" Un vieux pécheur comme moi en si sainte compagnie, s'écrie notre visiteur, est-ce possible ? Que n'ai-je été toujours aussi bien entouré ! J'aurais évité bien des bêtises. Par exemple, jamais il ne me serait arrivé d'écrire une certaine lettre impertinente. A propos, Père Descambes, où est-elle, cette lettre ?

— Je vais vous la remettre à l'instant."

Le cadre de Sœur Thérèse est descendu, et le document est déposé entre les mains de son auteur. Soupçonnant peut-être un nouveau stratagème, l'officier en examine la date, la signature et la calligraphie. Il fait ses réflexions tout haut : " Cuttack... avril 1917 " (mais oui, j'étais préfet de police ici à cette époque-là). " J. P. F. " (je le connais ce vaurien-là, c'est bien mon nom. Cette écriture est certainement la mienne, pas belle du tout ! La pièce est authentique, il n'y a pas à en douter. Voyons un peu les nobles sentiments qu'elle exprime)... Et il se met en devoir — pour s'humilier sans doute — de lire la lettre à haute voix, en faisant suivre chaque membre de phrase de ses commentaires.

" Madame ". (Aujourd'hui si j'avais l'occasion d'écrire à une Supérieure de couvent, je commencerais par : ma révérende Mère. Mais

va pour Madame). " Veuillez m'excuser de n'avoir pas répondu plus tôt à votre lettre..." (Oui, ce n'est pas mal du tout, pourvu que cela continue ainsi.) " Sachez, une fois pour toutes, que j'ai définitivement renoncé à l'Église catholique "... (Cette fois-ci, ça se gâte ! Quel mensonge j'ai écrit là !... Moi, un Irlandais, un fils de saint Patrice, renoncer à ma religion... allons donc, jamais) ! " Vous ne me verrez dans une église ni vivant ni mort "... (Ce que j'ai du en consommer du whisky le jour où je griffonnai des insanités pareilles ! La preuve que je ne disais pas la vérité, c'est que vous m'avez vu aujourd'hui à l'église, bien vivant, et je compte bien qu'on m'y verra régulièrement désormais chaque dimanche. Après ma mort, m'y portera-t-on ? Je n'en sais rien, car un policier peut être assassiné d'un jour à l'autre par ici, dans un endroit où il n'y a ni prêtre, ni église.) " En vous priant désormais de ne plus vous mêler que de ce qui vous regarde "... (Voilà un comble de grossièreté, par exemple. Heureusement que vous vous êtes mêlées de mes affaires, sans quoi je ne serais pas ici aujourd'hui et je vous en remercie du fond du cœur.)

Lecture et commentaires achevés, M. F. relit une seconde fois sa lettre en silence. Nous le regardions faire. Les larmes affleuraient ses yeux. Puis soudain, prenant la pièce entre le pouce et l'index, il me demande : " Faut-il la détruire ? — Comme vous voudrez, n'est-elle pas votre propriété ? "

Comme il allait la déchirer, il se ravisa et me la rendit en disant : Non, gardons-là et ayez la bonté de la remettre là où elle était, et que la petite Sainte achève en moi l'ouvrage qu'elle a commencée.

* * *

Le lendemain, au moment des adieux, après lui avoir remis la vie et une relique de sa protectrice, avec la musique de sa sœur qu'il avait réclamé, je me permis de lui demander ce qu'il désirait voir sœur Thérèse achever en lui. " Mon Père, me répondit-il, autrefois lorsque j'étais chez les Oratoriens de Londres, je désirais devenir prêtre. Cette idée me poursuit de nouveau depuis mon retour auprès de Dieu. Mais, devenir prêtre après tant d'années passées dans l'incrédulité, non, je suis vraiment trop indigne d'une telle faveur ! Tous mes désirs se

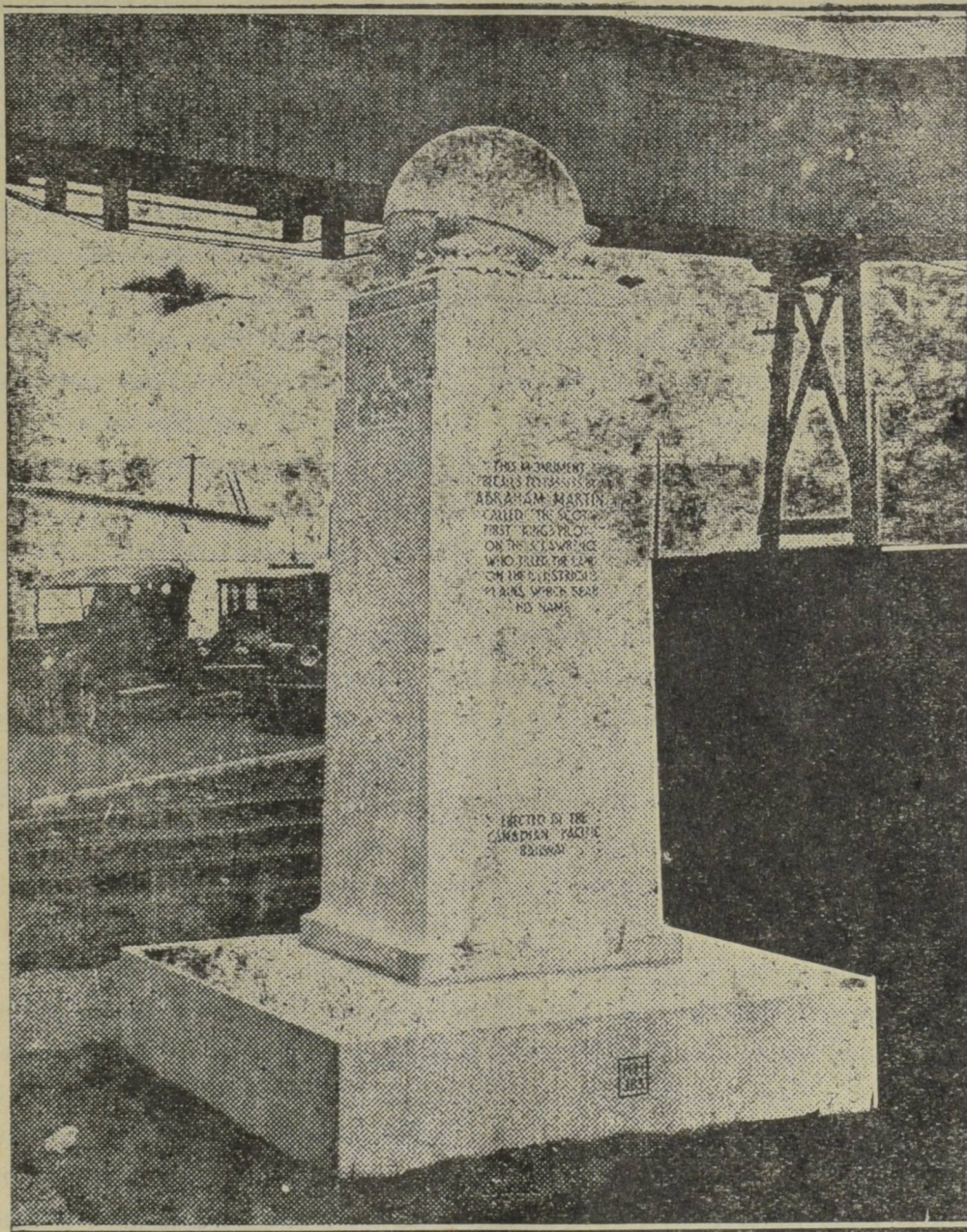
bornent maintenant à m'ensevelir dans un monastère, comme simple frère convers."

Depuis lors, nous ne nous sommes plus revus. J'ai seulement appris que mon cher officier était rentré en Irlande, où, j'espère, il aura réalisé son rêve, car lorsque la vénérable sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus prend quelque chose ou quelque'un en main, ce n'est pas dans ses habitudes de le faire à demi.

PETRUS DESCAMBES

[*Le Messager canadien du S.-C.*]

Un jour sainte Marguerite de Cortone s'écriait dans un transport d'amour : " Oh ! que n'ai-je autant de cœurs et de larmes qu'il y a d'étoiles au ciel, de feuilles sur les arbres, de gouttes d'eau dans l'océan pour aimer, louer et adorer mon créateur. Elle entendit le bon Dieu lui répondre : " Console-toi, ma fille, pour une messe que tu entendras avec dévotion, tu me rendras toute la gloire que tu me souhaites et infiniment plus encore."— *L'Echo de Saint-François.*



MONUMENT A LA MÉMOIRE D'ABRAHAM MARTIN

Érigé par le Pacifique Canadien sur les quais de la Commission du Havre, à Québec.

Une héroïne

contemporaine

(suite)

LA comtesse coupa le silence :
— Ma Micha, nous ne partons pas sans vous. C'est une cruelle plaisanterie. Il n'est pas possible que vous restiez là quand nous quittons notre pays ; qu'est-ce donc qui pourrait vous retenir ?

— Ma parole engagée au général mourant et la Pologne que j'ai juré de défendre.

— Oh ! chère, chère enfant ! Mais cela est affreux, et comment voulez-vous que nous acceptions et jouissions d'une liberté acquise à ce prix ?

Mme de J. . . ne disait rien : elle était atterrée, son regard était fixe et fiévreux, sa main se crispait dans la mienne ; elle devint blanche comme une statue.

J'étais au désespoir, mais craignant que cette scène attirât l'attention des espions russes, je m'éloignai un instant sous prétexte d'une information à prendre. Quand je revins, le train se mettait en mouvement. Ces dames se mirent à la portière, nos mains s'étreignirent une dernière fois . . . Je suivis d'un long regard morne le convoi qui emportait ces deux femmes et ces enfants, tout ce que j'aimais au monde. J'entendis encore mon nom crié dans un double sanglot, puis ce fut tout. Je restai là, immobile, sans regard, sans voix, comme si la foudre m'avait frappée. Le bruit d'une violente dispute me tira de ce douloureux anéantissement. Je me retournai et je vis un soldat couvert de poussière, l'uniforme en lambeaux, se débattant entre les mains de deux employés du chemin de fer. Je sortis aussitôt.

— Qui cherchez-vous ? lui dis-je.

— Michael le Sombre.

— C'est moi.

— Oh ! vite, alors, cria-t-il. Les généraux de la Croix et Jarenda sont aux prises à Koniec-Pol avec des forces ennemies supérieures. Si d'ici à deux heures ils n'ont pas de renforts, ils sont perdus.

J'expédiai aussitôt une estafette au général Chumlinski pour le prévenir, puis, sans prendre le temps de remettre mon uniforme, je bouclai la ceinture de mon sabre sur mon habit noir,

et coiffée encore du chapeau à haute forme, je m'élançai au triple galop de mon cheval vers la direction du combat. J'avais divisé mon escadron en trois pelotons que j'expédiai chacun sous la conduite d'un officier, par trois directions différentes. Les vedettes russes nous signalèrent donc de divers côtés à la fois, et les cosaques se croyant cernés, furent pris d'une effroyable panique. Ils se débandèrent et se mirent à fuir du côté de Slupia. La colonne de Chumlinski, arrivant de là, acheva la déroute, et nous fîmes un terrible carnage de trois compagnies d'infanterie.

En poursuivant l'ennemi, une balle m'avait coupé la botte et lésé assez fortement la jambe droite. Le P. Benvenuto me fit conduire à Chrzoustard, où la Mère Alexandra(1) se trouvait à la tête d'une ambulance. Elle me céda sa cellule et n'abandonna à personne le soin de me gêner. En mon absence, la division se mit entre mes soldats ; ils se dispersèrent et allèrent se ranger les uns sous les ordres de Langiewicz, les autres sous ceux de Narbut.

Remise de ma blessure, mais boitant trop pour reprendre le service, j'acceptai une mission pour le Comité central polonais à Paris. De là, je pars pour Nantes, où je fais une confession générale, puis je reviens en Pologne, munie d'un passeport sous le nom de Michel Lix.

Cette fois, je m'engage comme simple soldat sous les ordres du général Sokol(2). Après le premier engagement avec les Russes, je suis adjointe comme maréchal des logis traducteur à un officier français, Ivon dit Chabrolles. A la deuxième rencontre, je suis nommée sous-lieutenant pour avoir enlevé un drapeau à l'ennemi. Entre Secennin et Mudnick nous sommes attaqués, au nombre de deux cent cinquante à peine, par un détachement russe de six cents hommes qui avaient de plus sur nous l'avantage de deux canons rayés. Chabrolles, emporté par un zèle outré et irréfléchi, s'avance, les pistolets au poing, vers les artilleurs qui pointaient les pièces, et tire sur eux à vingt pas, puis il se retourne pour transmettre un commandement. Les Russes font feu des deux pièces à la fois, Chabrolles a la moitié de l'épaule emportée ; néanmoins, il a encore l'héroïque courage d'exciter ses soldats de la voix et du geste.

(1) Mlle de Wolowska.

(2) La plupart des chefs prenaient des noms fantaisistes.

Je me trouvais presque à ses côtés quand un cosaque vint le transpercer de sa lance. Je tirai à bout portant sur ce misérable, qui n'eut pas même le temps de retirer sa lance : un des nôtres eut ce triste courage. Le capitaine, en tombant, me tendit la main :

— Frère, me dit-il, si vous revoyez la France, allez à Paris. Vous trouverez ma mère, No 37, rue Cler, au Gros-Caillou, dites-lui que son fils est mort en chrétien et en brave.

Incapable de répondre, je tire mon crucifix et le lui présente. Il fait un effort, le baise avec ferveur, fait le signe de la croix et expire les yeux levés vers le ciel.

Notre détachement était alors en pleine déroute. En vain j'essaye de rallier nos soldats : ils fuient en désordre. Avec quelques hommes dévoués, je parviens du moins à protéger la retraite. Pendant que nous nous retirons, un cosaque, la lance en arrêt, arrive sur moi à franc étrier. Je venais de tirer mon dernier coup de pistolet. D'une main je serre mon crucifix, de l'autre je pare avec mon sabre le coup qui m'est porté. La lance dévie, elle entre dans le haut de la manche de mon uniforme et ressort au dos sans avoir effleuré les chairs. Si j'avais douté des miracles, celui-ci aurait suffi à me convaincre.

Dans ce terrible combat, nous avons perdu outre Chabrolles, le major Zachowski, les capitaines Piotrasz-Kiensuz et Krasinski. C'est à la suite de cette journée que je fus nommée lieutenant des uhlands.

Chargée un jour d'un transport d'armes, j'avais entassé au fond d'une briczka une vingtaine de fusils Lefauchaux, autant de sabres et une cinquantaine de revolvers. J'étais en civil et mon soldat d'ordonnance, Badecki, me tenait lieu de cocher. Nous croyions la route parfaitement sûre : quelle fut notre épouvante lorsque nous vîmes s'avancer vers nous un escadron de cuirassiers russes et de cosaques. Il était trop tard pour songer à retourner en arrière. Un frisson parcourut tout mon être. C'était la mort qui venait à nous, non pas la mort glorieuse des champs de bataille, telle que je l'avais rêvée, mais la mort des traîtres : le premier arbre venu allait nous servir de potence.

Je jetai vers le ciel un regard tout chargé d'angoisses et de prières. C'était un appel suprême à toutes les puissances célestes. Cela fait, je devins plus calme.

L'officier qui commandait le détachement me demanda qui j'étais et où j'allais. Je réponds que j'étais le précepteur allemand de la princesse S... (une Russe), que je me rendais à Kielce pour y acheter des livres. Mon mensonge fut renforcé par un certain accent qui sentait son berlinois d'une lieue, et comme à cette époque les Prussiens étaient en odeur de sainteté auprès de leurs confrères les Russes, l'officier passa sans nous inquiéter. Mais le dernier cosaque s'approcha de ma voiture :

— Monseigneur, me dit-il avec cette obséquieuse servilité des gens habitués à courber l'échine, donnez-moi, je vous prie, quelques kopecks pour boire à votre santé.

Dans l'état de surexcitation où je me trouvais et heureuse d'être quitte à si bon compte, je lui jetai trois ducats. Le pauvre diable fut si émerveillé de ma générosité qu'il s'empressa de me remercier à la cosaque, c'est-à-dire en me baisant les pieds, me traitant de seigneur très éclairé, clairvoyant, prince, duc, etc. Ce moment fut terrible pour moi : les armes étaient dans la paille sous mes pieds, le moindre mouvement pouvait les faire résonner. Dieu ne le permit pas, et le cosaque, après mille simagrées, alla rejoindre ses compagnons, après avoir appelé sur ma tête toutes les bénédictions de saint Serge et de saint Nicolas.

Au commencement de septembre, le général Iskra fut attaqué par une forte division. Nous sommes envoyés vers lui au nombre de cent. Les Russes sont défaits, et nous perdons dans cette bataille M. Vigani, notre médecin italien et M. Loneau, officier d'artillerie français. Pendant la nuit, les Russes, qui avaient eu du renfort, revinrent à la charge ; nous sommes trop fatigués et trop faibles en nombre pour accepter le combat. Nous nous replions sur Pradla. Dans le désordre de cette retraite nocturne, le cheval d'un soldat que je montais fit un faux pas et s'abattit ; mes revolvers étaient déchargés et je n'avais plus la force de me servir de mon sabre, car une de mes jambes était prise sous le cheval, ce qui paralysait tous mes mouvements. Un cosaque arriva sur moi au triple galop. Persuadée que ma dernière heure est sonnée, je recommande mon âme à Dieu.

— Rends-toi, insurgé ! me criait-il en mauvais polonais

— Un Français meurt, mais ne se rend pas, répondis-je.

Mon ennemi hésita un moment, puis il abaisa son sabre déjà levé sur ma tête.

— Écoute, me dit-il, en Crimée, un Français qui me tenait à sa merci m'a laissé la vie sauve. Je ne te tuerais donc pas, mais donne-moi tout l'argent que tu as.

Je lui jetai ma bourse, qui contenait une vingtaine de roubles. Le cosaque m'aida à me relever.

— Maintenant, dit-il, sauve-toi, car mes camarades vont venir et ils ne te manqueront pas, eux.

Pendant toute l'insurrection, c'est le seul trait d'humanité que je puis citer de la part d'un cosaque.

Le lendemain, la princesse Elodie C... vint à la tête d'une députation de dames polonaises me remercier, au camp, de mon dévouement à la Pologne.

Un jour, j'étais tristement assise sous un sapin ; mes soldats, muets et sombres, se chauffaient autour d'un grand feu. Depuis deux jours ils n'avaient pas mangé. Moi, je pensais aux absents et je me sentais bien seule. Au bout d'un moment, relevant la tête, je vis à mes côtés deux bonnes et intelligentes têtes qui me regardaient tristement comme pour me dire :

— Ne sommes-nous donc rien pour toi, nous qui ne profitons de la liberté que tu nous laisses que pour partager tes souffrances et tes périls ?

C'étaient mes deux amis, Almansour, mon cheval arabe, et César, mon fidèle terre-neuve. Je me levai et les caressai tous deux :

— O mes seuls amis sur terre, leur dis-je, pauvres bêtes ! Vous m'accompagnerez jusqu'à la mort, vous, et si vous survivez, vous me regretterez autant que vous le permettra votre instinct. Bons amis, merci !

Et je les embrassai, les yeux pleins de larmes. Almansour posa sa tête sur mon épaule, et César me lécha la main en réponse à ma caresse.

Peu d'instants après, un courrier nous arriva pour demander du renfort. Le général Jezioranski se battait à Tiaslova-Skala. Je sifflai César, qui portait fort bien nos dépêches, et, au besoin, se battait pour les défendre, et lui glissant dans le collier un billet qui venait de m'être remis à cet effet, je lui montrai la direction à suivre :

— Va vite, César, et reviens tôt, lui dis-je.

Et le fidèle animal partit comme un trait. Le détachement monta à cheval et nous nous élançâmes vers Tiaslova-Skala.

L'action ne fut pas longue. Nous parvînmes à dégager Jezioranski, qui était cerné de tous côtés. Au moment où la déroute se mettait parmi les Russes, Almansour fit un bond terrible, hennit de douleur et tomba. J'eus à peine le temps de me dégager des étriers. Il avait reçu une balle en plein poitrail. Le pauvre animal se tordit un instant, puis il tourna vers moi ses yeux tristes et doux comme pour me demander secours, et ses jambes se raidirent dans une suprême convulsion. Je me penchai sur sa tête, je passai ma main dans son épaisse crinière, je l'appelai une dernière fois et puis... je me couvris le visage des deux mains et me mis à sangloter comme un enfant.

Almansour avait été pour moi un véritable ami, je l'avais eu tout jeune et encore indompté, tel qu'il avait été pris au lazzo, dans les steppes. Je l'avais dressé moi-même, et, de Bresleau à Varsovie, on n'aurait pu trouver une plus belle et plus intelligente bête. Seule je pouvais le monter, et il avait fait mordre la poussière aux meilleurs cavaliers qui avaient voulu usurper ce privilège. Depuis quatre ans, je le montais tous les jours. La comtesse me l'avait donné et je l'avais amené au camp. Ce n'était plus alors ce beau cheval de race, tel qu'on l'avait admiré dans les écuries du château : la fatigue, les privations l'avaient rendu si maigre et si efflanqué qu'il était devenu méconnaissable. Je l'en aimai davantage et j'avais le cœur serré lorsque, faute de foin et d'avoine, ou même de paille, je lui voyais ronger l'écorce des arbres. Il m'aimait, je lui parlais, il me répondait à sa façon.

Au risque de voir un sourire moqueur sur les lèvres de ceux qui pourront lire ces lignes, j'affirme avoir vu des larmes dans les yeux d'Almansour le jour où je fus blessée à la jambe. Rien n'effacera de moi le souvenir de ce fidèle animal.

Ici vient se placer tout naturellement l'histoire d'un enfant que j'avais dans mon escadron : Charles Mazurkiewicz était, à quinze ans, une merveille d'esprit et de bonne éducation. Il était né à Paris d'un père exilé polonais et d'une mère qui, après vingt ans de séjour en France, pleurait encore les plaines arides et les marais de la Pologne. *Boze i Polska !* (Dieu et la

Pologne), telles furent les premières paroles qu'elle apprit à balbutier à son fils, et Charles n'a jamais séparé Dieu de son culte pour la Pologne. Ce double amour se fortifiait et s'exaltait dans le milieu où vivait cet enfant et devint presque du fanatisme. Lorsque l'insurrection éclata, Charles était externe à l'école polonaise des Batignolles : il avait quinze ans. Sa vie, à partir de ce moment, devint une fièvre continue. Aller en Pologne, mourir pour la patrie de ses pères, telle fut la pensée qui le domina bientôt si complètement qu'elle passa à l'état d'idée fixe. Il économisa sur l'argent destiné à ses menus plaisirs la somme nécessaire pour le voyage, et lorsqu'il la crut à peu près suffisante, il s'enfuit du collège, et un beau jour arriva au camp.

Je commandais alors le 2^e escadron des uhlans du général Sokol : Charles s'adressa à moi pour s'y engager. Je refusai positivement de l'accepter sous prétexte qu'il était trop jeune et trop faible pour prendre les armes.

— Qu'importe la faiblesse des bras, me dit-il, lorsque la haine pour l'oppresseur dirige les coups qu'ils portent. J'ai la taille d'un enfant, lieutenant, mais pour aimer la Pologne, j'ai le cœur d'un homme et je me battrai comme tel.

Je restai inflexible. Sur ces entrefaites, le général étant survenu voulu savoir de quoi il s'agissait. Je lui expliquai en deux mots. Après un instant de réflexion :

— Il faut le prendre lieutenant, me dit-il ; je m'y connais en têtes, et celle-ci indique une indomptable énergie.

Charles fut donc admis dans mon escadron. Je lui procurai un petit poney et des armes appropriées à sa taille, et il se battait comme un lion dans toutes les rencontres.

Après le combat de Tiaslowa-Skala, nous retournions à notre campement. La nuit était si noire que nous avions dû faire allumer des torches de résine que des soldats portaient de distance en distance. En passant devant un sapin, le nouveau cheval que je montais faillit me désarçonner en se jetant brusquement de côté, et comme je voyais une forme noire se balancer à une branche de l'arbre, j'appelai un soldat avec son flambeau. Cette forme, c'était mon pauvre chien, c'était César. Au tronc de l'arbre était attachée une pancarte portant cette inscription : " Nous pendons le chien en attendant que nous pendions le maître." Je restai

comme foudroyée. Almansour et César, mes deux amis, le même jour. Peut-être à la même heure !

— Oh ! rien ne reste donc debout autour de moi, murmurai-je avec amertume, rien pas même ces animaux qui m'aimaient !

— Si, lieutenant il vous reste un compatriote, et, si vous le voulez, un ami.

Je me retournai, c'était le petit Charles qui, le regard plein de tristesse, les mains tendues, s'avancait vers moi. Je serrai la main de l'enfant.

— Charles, m'écriai-je, je les vengerai.

Et sans attendre une réponse, je piquai des deux et m'éloignai rapidement.

Quelques jours plus tard, nous allions nous joindre au gros de l'armée à Jedrzejowa, au camp du général Chmielinski. En disant le camp, je me trompe, il n'en existait pas ; nous possédions seulement un peu de bagage et quelques rares tentes. Les hommes, groupés par dizaine, dormaient sur la dure, enveloppés dans des couvertures ou des peaux de moutons. Beaucoup n'avaient que des manteaux de drap. Dès l'aube, on sonnait le réveil. C'était ordinairement à l'entrée de quelque clairière où la vue des vedettes embrassait un large espace découvert. Au premier signal on voyait les soldats sortir de la forêt. Tous ces hommes étaient tristes et doux, ils ne poussaient ni plaintes ni imprécations. L'indomptable et calme énergie de leur âme se reflétait sur leurs visages bleuis par le froid, amaigris par la faim et les souffrances. Ils avaient dans le regard une flamme intérieure qui répandait sur toute leur personne je ne sais quoi d'auguste et de sacré.

L. ZEYS

(Le Noël)

(A suivre.)

EN CLASSE

LE MAITRE.— Voyons, que firent les soldats de Valmy... qui allaient toujours pieds nus ?

L'ÉLÈVE.— Ils ne reculèrent jamais d'une semelle.

* * *

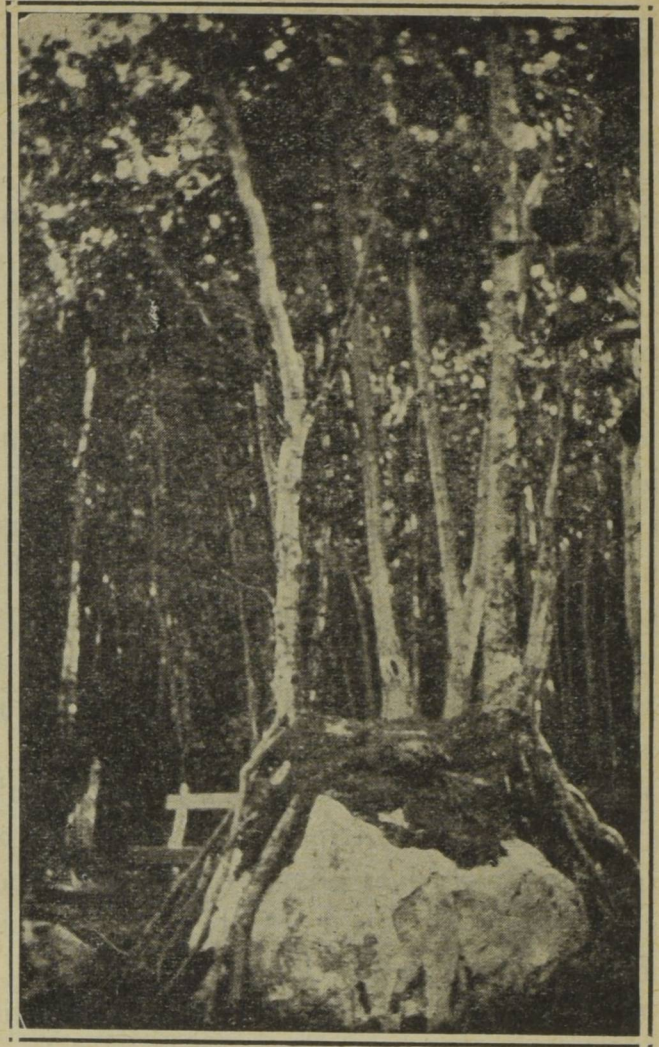
Lorsque nos mains ont touché des aromates, elles embaument tout ce qu'elles touchent ; faisons passer nos prières par les mains de la sainte Vierge, elle les embaumera.— BX CURÉ D'ARS.

Un bocage sur un bloc de pierre

SUR le côté ouest de l'embouchure de la rivière Saguenay, se trouve la baie Sainte-Catherine, laquelle est séparée de la baie de la rivière aux Canards par une longue pointe de terre, qui s'avance jusqu'à deux milles en travers du fleuve Saint-Laurent. Toute cette pointe de terre, d'une étendue d'un mille sur deux milles, est la propriété du Séminaire de Chicoutimi, qui en a fait un séjour de vacances pour son personnel. A titre d'ancien directeur de cette maison d'éducation, nous sommes admis à passer là notre villégiature estivale. Nous faisons là chaque année des... récoltes inouïes de lépidoptères crépusculaires et nocturnes, dont on aura une idée lorsque nous publierons, dans un avenir encore problématique, la faune lépidoptérologique de la province de Québec. Le séjour est agréable à l'extrême, à cause de l'air salin et de la fraîcheur constante de la température, et des points de vue incomparables qu'il y a là, pour ne rien dire de l'agréable société que l'on y rencontre. Le sol, élevé d'une couple de cents pieds au-dessus de la... mer, est de sable et recouvert d'une forêt en miniature, nous voulons dire : composée d'arbres peu élevés, genre arctique. De l'extrémité du promontoire, on jouit d'une vue incomparable sur la rive sud(1) et l'étendue du fleuve à l'est et à l'ouest, pour aussi loin que peut s'étendre la puissance de l'œil humain. Un autre détail inappréciable, c'est qu'il n'existe pas de moustiques en cette villégiature unique !

Sur l'extrémité du promontoire et donc à deux cents pieds d'élévation, il existe un terrain assez étendu, couvert de gazon, mais dépourvu d'arbres. Champlain nous dit que les mêmes conditions y régnaient, lorsqu'il y vint voilà plus de trois siècles. Il raconte même que, sur ce terrain dénudé, il donna un grand banquet aux centaines d'indigènes qui étaient pour lors réunis dans le port de Tadoussac. Ce fut Champlain lui-même qui donna à tout le

(1) Ce promontoire, qui se nomme "Pointe-aux-Alouettes", est situé à peu près vis-à-vis Rivière-du-Loup, un peu à plus l'est.



BOULEAUX ET CORMIERS POUSSÉS SUR UN BLOC ERRATIQUE

(Cette vignette est la reproduction d'une photographie prise le 4 août 1921 par M. Arm. Néron, jeune peintre de talent, autrefois de Chicoutimi, aujourd'hui de Québec.)

promontoire le nom de "Pointe-aux-Alouettes", à cause du grand nombre d'Alouettes qui s'ébattaient dans la localité. Les Alouettes, descendantes des contemporaines du navigateur français, y sont encore en abondance à la saison propice, et la dénomination du lieu subsiste encore. C'est en mémoire de tout cela que Mgr Lapointe, le distingué supérieur du séminaire de Chicoutimi et fondateur de cette place unique de villégiature, a élevé, à l'extrémité du promontoire, le Kiosque Champlain, que l'on aperçoit de loin en mer. Il n'y a pas de plus bel endroit que celui-là au Canada — ni ailleurs.

Sur le bout du promontoire, il y avait jusqu'à récemment un énorme bloc de pierre, qui a fini par se détacher et rouler sur le rivage.

Cependant, vers le milieu du promontoire, du côté est, et sur le bord de la falaise, il existe un autre énorme bloc erratique, d'une douzaine de pieds carrés. C'est celui-là que notre vignette représente, et qui présente de telles conditions de singularité que nous avons

voulu le faire voir à nos lecteurs. Il s'est trouvé que ce bloc portait sur sa surface supérieure une certaine quantité de terre arable, et des graines tombées des arbres d'alentour ont eu là l'emplacement favorable à leur développement. Et aujourd'hui cinq arbres, d'une trentaine de pieds de hauteur, s'y prélassent au gré des vents. Trois de ces arbres sont des Bouleaux, et deux des Sorbiers (ou Cormiers, Maskwabina). Les racines sont descendues jusqu'au sol environnant, encerclant le bloc de part et d'autre et le fixant solidement sur le terrain. (D'ailleurs personne ne doit avoir songé à voler ce bloc lourd d'un bon nombre de tonnes.)

Quelle est l'histoire de ce bloc erratique ? De quel endroit des régions arctiques les glaciers l'ont-ils détaché et transporté jusqu'au promontoire de la Pointe-aux-Alouettes ? A quelle époque des âges géologiques le fait s'est-il produit ?

Ce qui est lamentable, c'est que les influences atmosphériques font leur travail là comme ailleurs. Le sol se désagrège entre ce bloc et le bord de la falaise. Il ne faudra pas beaucoup d'années pour que le bloc perde son point d'appui et roule jusqu'au pied de la hauteur. Il est fort à craindre que nos arrière-neveux ne puissent contempler cette curiosité naturelle que dans les pages de la présente livraison du présent volume du *Naturaliste canadien*. Pauvres arrière-neveux !

V.-A. HUARD, ptre.

(*Le Naturaliste canadien*.)

AMOUR-PROPRE

On sait l'amour-propre que mettent les gens du Midi à vouloir que leur pays passe pour être exempt de tous les frimas du Nord.

Un Marseillais soutenait très vivement cette prétention.

Quelqu'un lui dit :

— Mais regardez donc cette neige !

Le Marseillais en ramasse une poignée, la manipule avec indifférence, et la rejetant à terre :

— C'est bien de la neige si vous voulez, mais elle n'est pas froide.

RENCONTRE

Après avoir donné son aumône au plus jeune,
Pensif, il s'arrêta pour les voir. — Un long jeûne
Avait maigri leur joue, avait flétri leur front.
Ils s'étaient tous les quatre à terre assis en rond,
Puis, s'étant partagé, comme feraient des anges,
Un morceau de pain noir ramassé dans nos fanges,
Ils mangeaient ; mais d'un air si morne et si navré
Qu'en les voyant ainsi toute femme eût pleuré.
C'est qu'ils étaient perdus sur la terre où nous sommes,
Et tout seuls, quatre enfants, dans la foule des hommes !
— Oui, sans père ni mère ! — Et pas même un grenier.
Pas d'abri. Tous pieds nus ; excepté le dernier
Qui traînait, pauvre amour, sous son pied qui chancelle,
De vieux souliers trop grands noués d'une ficelle.
Dans des fossés, la nuit, ils dorment bien souvent.
Aussi, comme ils ont froid, le matin, en plein vent,
Quand l'arbre, frissonnant au cri de l'alouette,
Dresse sur un ciel clair sa noire silhouette !
Leurs mains rouges étaient roses quand Dieu les fit.
Le dimanche, au hameau cherchant un vil profit,
Ils errent. Le petit, sous sa pâleur malsaine,
Chante, sans la comprendre, une chanson obscène,
Pour faire rire — hélas ! lui qui pleure en secret ! —
Quelque immonde vieillard au seuil d'un cabaret ;
Si bien que, quelquefois, du bouge qui s'égaie,
Il tombe à leur faim sombre une abjecte monnaie,
Aumône de l'enfer que jette le péché,
Sou hideux sur lequel le démon a craché !
Pour l'instant, ils mangeaient derrière une broussaille,
Cachés, et plus tremblants que la faon qui tressaille,
Car souvent on les bat, on les chasse toujours !
C'est ainsi qu'innocents condamnés, tous les jours
Ils passent, affamés, sous mes murs, sous les vôtres,
Et qu'ils vont au hasard, l'aîné menant les autres.

Alors, lui qui rêvait, il regarda là-haut.
Et son œil ne vit rien que l'éther calme et chaud,
Le soleil bienveillant, l'air plein d'ailes dorées,
Et la sérénité des voûtes azurées,
Et le bonheur, les cris, les rires triomphants
Qui des oiseaux du ciel tombaient sur ces enfants.

VICTOR HUGO

[*Les Rayons et les Ombres*, 3 avril 1837.]

— Si je donne dix bonbons à ton frère et que tu lui en prennes quatre, qu'est-ce que ça lui fera ?
— Ça lui fera beaucoup de peine, M'sieu, parce qu'il est très gourmand.

Impressions d'une lampe à huile

J'EUS souvent à me plaindre de ces prétentieuses ampoules électriques qui, me suivant de leurs regards en virgule, m'appelaient dédaigneusement "grand'mère" ! A quoi bon m'en froisser ? C'est bien porté d'être grand'mère, à présent que les petits-enfants se font si rares ! Dans ma jeunesse, on en voyait bien davantage : ils se mettaient en corbeille autour de la table, j'en occupais le centre, et en leur honneur on me changeait de toilette, car j'avais des abat-jour variés ; sur l'un cheminaient les rois mages, sur l'autre Napoléon passait ses grenadiers en revue. Grand'mère commentait, écoutait, expliquait ; c'était une grand'mère pour de vrai, avec de beaux cheveux argentés, et qui n'avait nulle envie de suivre les mêmes modes que ses petites-filles.

La protection de cette bonne-maman-là me fit rester en activité de service plus longtemps qu'aucune de mes contemporaines, car elle trouvait ma lueur reposante pour ses yeux fatigués ! Hortense, la femme de charge, m'apportait chaque soir en me tenant à bout de bras ; les moqueurs trouvaient qu'il y avait entre nous une certaine ressemblance, car elle est comme moi large de base et reste fidèle aux jupes évasées. Une fois posée sur la table, j'entendais lire les gazettes, cela m'intéressait, bien que j'en sois restée à l'opinion qu'on professait au temps des crinolines. Puis, les petits enfants venaient ; j'aimais les entendre jaser, Arlette surtout, qui avait des cheveux blonds sur lesquels ma lueur se reflétait quand elle se penchait pour coller des décalcomanies, avec l'aide d'un collégien nommé Gérard, dont les jambes étaient trop longues et la chevelure trop ébouriffée.

Un jour, ma vieille maîtresse s'éteignit doucement, comme lorsque l'huile manque et ne peut être renouvelée. Je connus le dédain dont on accable les vieilles gens et les choses passées de mode : on m'aurait même jetée à la ferraille si Arlette ne s'était avisée de me trouver une place sur la crédence du vestibule ; on m'y plaça le plus haut possible, comme un portrait d'ancêtre qui n'a pas d'uniforme, et les familiers

de la maison disaient : "Tiens, une lampe à huile ! comme c'est drôle !"

Freluquets ! mais je me payais vos têtes, m'éclairais en dedans afin de mieux voir ce qui se passait au-dessous de moi ! Pour observer le monde, rien ne vaut un vestibule ! Gens de famille et gens de maison y passent en y échangeant remerciements et rancœurs, malignités et baisers ! Aux soirs de réception, bien souvent j'entendais dire : "Gentille, la petite Arlette, mais élevée dans ce luxe-là et avec une dot minime, elle court risque de n'être pas mariée de si tôt".

Je vous demande un peu si un bijou de fille comme celle-là a besoin d'une grosse dot ? N'apporterait-elle pas en ménage le plus précieux des trésors : l'amour du foyer et l'art de parer sa demeure avec le moins de frais possible ?

Bien que l'argent se fit rare, on avait beaucoup dansé à Paris cet hiver-là : c'était un hiver maussade, la pluie tombait avec une continuité désolante, des événements inquiétants se passaient au delà du Rhin, peu à peu les gens devinrent moroses, et au lieu des bruits de fête auxquels je m'étais accoutumée, une rumeur inquiétante monta jusqu'à moi.

On parlait de cataclysme possible, et je percevais comme un clapotis vague, comme une rumeur de flot montant ! Un soir, j'entendis cette phrase, la plus terrifiante, qu'une lampe puisse ouïr : "L'eau monte ! L'eau monte !"

Ce fut un affolement général ! Toutes les lumières électriques s'étaient mises en grève, tels certains serviteurs modernes, elles se dérobaient au moment du danger ! On cherche en vain des allumettes, dans l'appartement chacun se précipite, on se heurte aux meubles et l'on crie : "Des allumettes ! en grâce, des allumettes !" Un homme tend sa boîte, mais où trouver de la lumière ? Arlette a la mémoire du cœur ; à l'éclat furtif d'une "Tison", elle m'aperçoit sur la crédence et vient me quérir !

Elle sait très bien me remonter... Oh ! bonheur, ma vieille mèche se met à flamber, faible et malodorante, il est vrai ; mais elle éclaire quand même, et moi, l'antique servante, je me suis retrouvée secourable aux jours d'épreuve !

Ce furent de bons jours, pour moi : ceux de la famille s'étaient comme jadis groupés autour de la table ronde, il était même arrivé des

voisins, descendant de l'étage supérieur, et chacun me regardait avec respect, comme une relique, on caressait à douces mains mon épaisse encolure de bronze, et l'on disait : "Elles avaient du bon, les lampes à huile !"

Ce fut ma revanche, et les petites électriques n'oseront plus rire de la mère-grand ! Pas brillante comme elles, mais solide et réconfortante à l'heure du danger. A sa lueur discrète, une vie plus simple s'est organisée, tout reprend une teinte d'intimité !

Le grand Gérard, qui est maintenant un bel ingénieur, arrive presque chaque soir et regarde Arlette avec des yeux qui semblent la découvrir telle qu'elle est : simple, vaillante et bonne ! Voyons, grand Gérard, pourquoi laissez-vous tomber sur vos genoux ce livre que vous ne lisez pas ? Pourquoi Arlette penche-t-elle la tête en comptant les points de son tricot ? Vous souriez et dites : c'est comme au temps des décalcomanies !

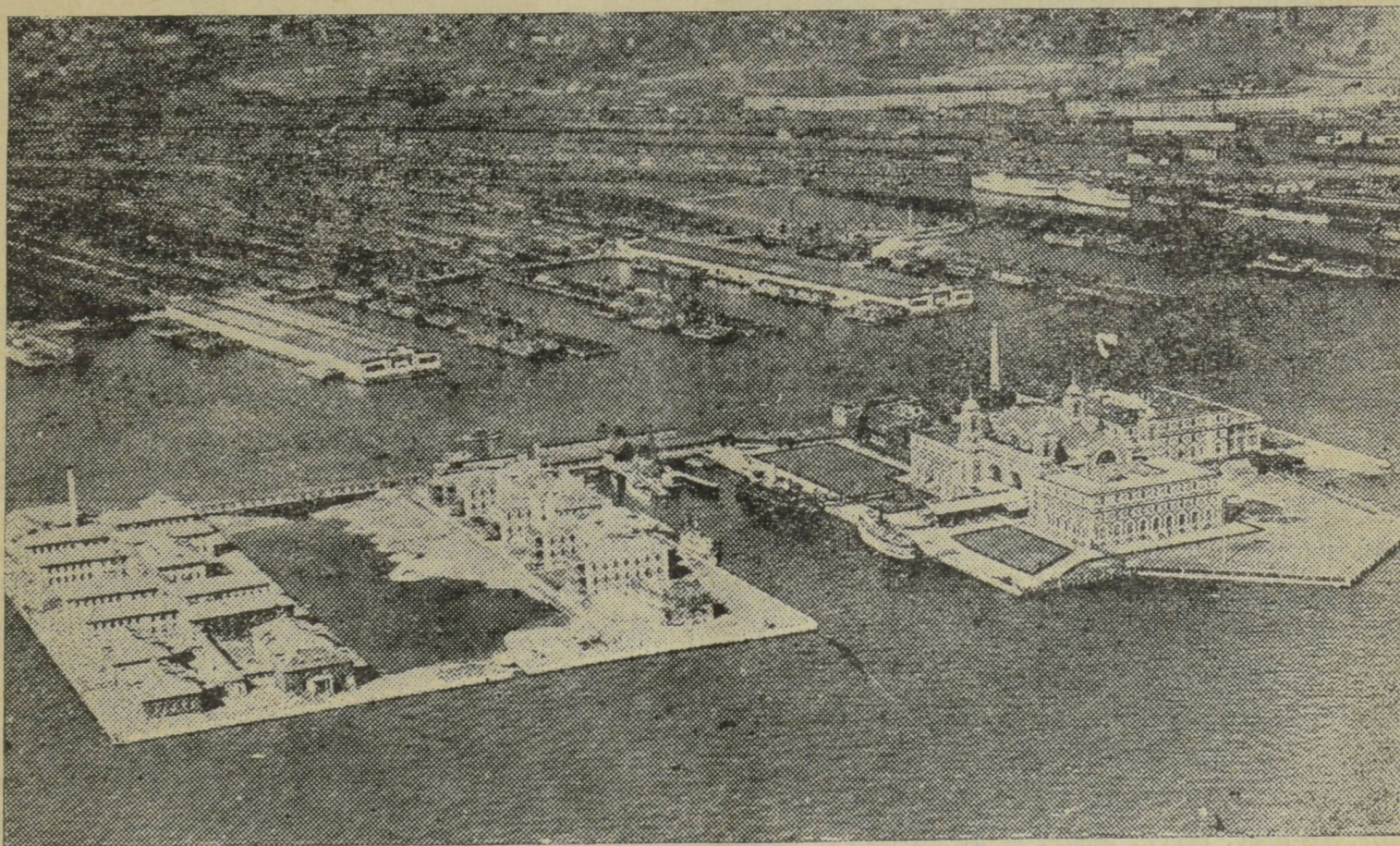
La vieille lampe est discrète, chaque bon serviteur doit l'être, ne vous attendez donc pas à ce qu'elle vous narre ce qui pourra se passer par la suite : elle baisse modestement le

regard sous son couvre-chef vert, et il lui semble percevoir qu'un souffle d'amour vient de rajeunir sa flamme !

Myriam THELEN.

[*La Maison.*]

La Pologne a fêté le 450e anniversaire de la naissance de l'un de ses plus illustres enfants : la chanoine Copernic. La grande découverte du savant astronome date du temps de sa jeunesse, lorsqu'il faisait ses études universitaires à Cracovie. C'était l'époque où, dans la Pologne forte et grande, florissaient les sciences et les arts. Avant Copernic, l'astronomie avait pour guide l'œuvre de Ptolémée. L'opinion de l'immobilité de la terre était générale. Copernic fut le premier qui "arrêta le soleil et fit marcher la terre", qui démontra le double mouvement des planètes sur elles-mêmes et autour du soleil. Il fut un grand génie et un grand chrétien qui ne s'étonna ni ne s'aigrit de l'incrédulité qui entourait sa découverte.



VUE DE L'ILE ELLIS DANS LE PORT DE NEW-YORK

C'est sur cette île que se trouvent les quartiers généraux des officiers de l'immigration américaine

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

RENCONTRE

Nous avons causé le mois dernier du Semeur de Victor Hugo : un grand poème de vingt vers. Victor Hugo n'a pas toujours été aussi heureux. Le grand artiste se croyait penseur. Cette fatuité lui joua de mauvais tours.

Lisez, par exemple, Rencontre, poème trente et unième des Rayons et des Ombres (reproduit dans ce numéro à la page 379).

Rencontre est daté du 3 avril 1837. Né en 1802, Victor Hugo est donc âgé de 35 ans, quand il écrit ce poème. Déjà sont parus Odes et ballades ; les Orientales, les Feuilles d'Automne, les Chants du crépuscule, les Voix intérieures. Et ces petits volumes ont révélés d'admirables talents artistiques, une grande maîtrise de la facture, une sensibilité originale, une imagination puissante capable de faire revivre les sensations en les agrandissant jusqu'au fantastique.

A ce moment — et depuis longtemps — le poète est très convaincu de la grandeur sublime de sa mission. Il l'a dit en prose, dans la préface des Voix intérieures ; il le dit, en vers, dans presque la moitié des pièces de ce recueil. Il le redit continuellement dans la préface des Rayons et des Ombres — dont les premières lignes sont profondes à donner le vertige ! — puis, il en reparle en vers :

“ Peuples ! écoutez le poète !

.....
“ Dans votre nuit, sans lui complète

“ Lui seul a le front éclairé. (1)

Le poète est donc un conducteur de peuples. Mais avant tout, c'est un penseur. C'est même parce qu'il est un penseur qu'il est un conducteur de peuples. Du reste, vous verrez, tout ce qu'est et sera le poète, dans les siècles des siècles, à la lecture des derniers vers du “ Regard dans une mansarde ”.

En 1837, Hugo est un politicien libéral ; il sera radical avancé plus tard. Au moral, adultère, il vit en concubinage depuis 1831 et achève de perdre la foi. Douter, rêver, nier ; il ne sait plus lequel vaut mieux. Pour l'instant, il penche vers un déisme commode et l'humanitarisme ; ainsi Rencon-

tre est un thème sur lequel il composera la grande et pitoyable variation des Misérables.

Malgré tout, les Rayons et les Ombres sont l'un des chefs-d'œuvre du poète, qui dans ce recueil, garde encore une heureuse retenue, veille sur ses défauts et ne lâche guère la bride à ses ardeurs romantiques.

* * *

Le morceau que nous étudions me semble une méditation ; et même — c'est curieux — une méditation selon la méthode marquée par saint François de Sales dans son Introduction à la vie dévote.

Premier point. Le poète, à la vérité, ne nous met pas en la présence de Dieu ; c'est ici une méditation profane et sur un incident de la vie même du poète ; aussi nous sommes, en présence de Victor Hugo.

“ Après avoir donné son aumône au plus jeune,
“ Pensif, il s'arrêta pour les voir. . .

Juste et raisonnable que Victor Hugo nous invite à méditer en sa présence, sur une de ses bonnes actions — une aumône donnée — car Victor Hugo est un poète, et le poète est beaucoup de choses et un penseur, l'intermédiaire unique entre l'homme et Dieu.

“ C'est lui, qui, sur toutes les têtes

“ En tout temps, pareil aux prophètes

.....
“ Doit qu'on l'insulte ou qu'on le loue

“ Faire flamboyer l'avenir. (2)

Second point : “ fabrication de lieu ”, dit Saint François de Sales. Le penseur s'exécute en cinq vers :

“ Ils s'étaient tous les quatre à terre assis en rond,
“ Puis s'étaient partagé, comme feraient des anges,
“ Un morceau de pain noir, ramassé dans nos
[fanges,

“ Ils mangeaient ; mais d'un air si morne et si
[navré

“ Qu'en les voyant ainsi toute femme eût pleuré.
Puis il y revient à la fin :

“ Pour l'instant, ils mangeaient derrière une
[broussaille,

(1) I Fonction du poète (Les Rayons et les Ombres).

(2) Ibid.

“ Cachés, et plus tremblants que le faon qui
[tressaille. . .

Et ces deux vers sont là à la fin — n'en doutez pas — afin que suivant le conseil de saint François, l'esprit soit continuellement enfermé dans les limites de la méditation et “ n'aille pas au courant cà et là, ni plus ni moins que l'on enferme un oiseau dans une cage ”.

Troisième point : “ Après l'action de l'imagination, dit toujours l'auteur de l'Introduction à la vie dévote, s'ensuit l'action de l'entendement : les considérations et les réflexions.”

Devant le dénuement de ces petits, nous nous disons de suite, avec le poète : ce sont des orphelins. Sans père, ni mère, ils n'ont pas de toit. Comme les bêtes, ils dorment dans les enfoncements du sol, dans les fossés. Aussi, nus-pieds, mal vêtus, ils ont grand froid, le matin.

“ Quand l'arbre frissonnant au cri de l'alouette,
Dresse sur un ciel clair, sa noire silhouette.

Ils errent, mendient. Et le dimanche, jour du Seigneur et du cabaretier, le plus jeune par une chanson obscène, obtient une :

“ Aumône de l'enfer, que jette le péché.

Puis, quatrième point : la leçon.

Elle est humanitaire et négative.

“ Alors, lui qui rêvait, il regarda là-haut. etc.

Le poète, le penseur regarde le ciel, et demeure étonné le voyant si peu ému de la misère des quatre petits mendiants, alors que lui-même se sent les entrailles toutes remuées. La Providence, à coup sûr, n'existe pas. Comment serait-elle aussi insensible? . . .

* * *

Et notre méditation est terminée.

L'auteur a voulu faire ressortir cette idée que l'innocence même se voit condamnée à une cruelle misère et sans que le ciel paraisse s'en soucier. Blasphème assez peu original. Victor Hugo veut nous amener à cette idée par le sentiment, par la pitié et la compassion envers les quatre petits malheureux qu'il nous montre orphelins, sans abri, errants, mendiants, blêmes de froid et de faim.

Mais le style racheterait les plus graves défauts. De même que certains décors de théâtre font parfois oublier la pièce, ainsi Hugo, par sa virtuosité, nous fait oublier que les mots sont seulement le vêtement de la pensée.

Le poète use de l'antithèse, et assez heureusement, encore qu'il emploie plutôt l'antithèse de mots que celle de pensées. Il y a, cependant, une jolie opposition d'idées, dans ces deux vers :

“ Puis s'étant partagé, comme feraient des anges
“ Un morceau de pain noir ramassé dans nos
[fanges, etc.

Les images sont nombreuses, d'un goût sûr. A part, peut-être, celle-ci, que je ferais disparaître :

“ Sou hideux sur lequel le démon a craché !

Du reste ce vers répète le précédent et sans bonheur.

Au vers huitième, un détail d'observation assez ordinaire, est rendu avec grâce et adresse :

“ Ils mangeaient ; mais d'un air si morne et si
[navré

“ Qu'en les voyant ainsi, toute femme eut pleuré.
Un autre joli coup de pinceau :

“ Leurs mains rouges étaient rosées quand Dieu les
[fit.

C'est gracieux, touchant, presque naïf.

Enfin ce petit croquis bien vivant qui m'enchan-
te .

“ Pour l'instant, ils mangeaient derrière une
[broussaille,

“ Cachés, et plus tremblants que le faon qui
[tressaille.

Quant à la rime elle est presque toujours accompagnée de sa consonne d'appui, dût même le poète, y aller d'une petite cheville. Ainsi au neuvième vers, les mots où nous sommes me paraissent là, pour le besoin de l'alignement des mots, et guère afin de compléter la pensée. Sommes fait avec hommes une rime intéressante, convenons-en, mais qui pourrait croire ces enfants perdus sur la terre de Mars ou de la Lune.

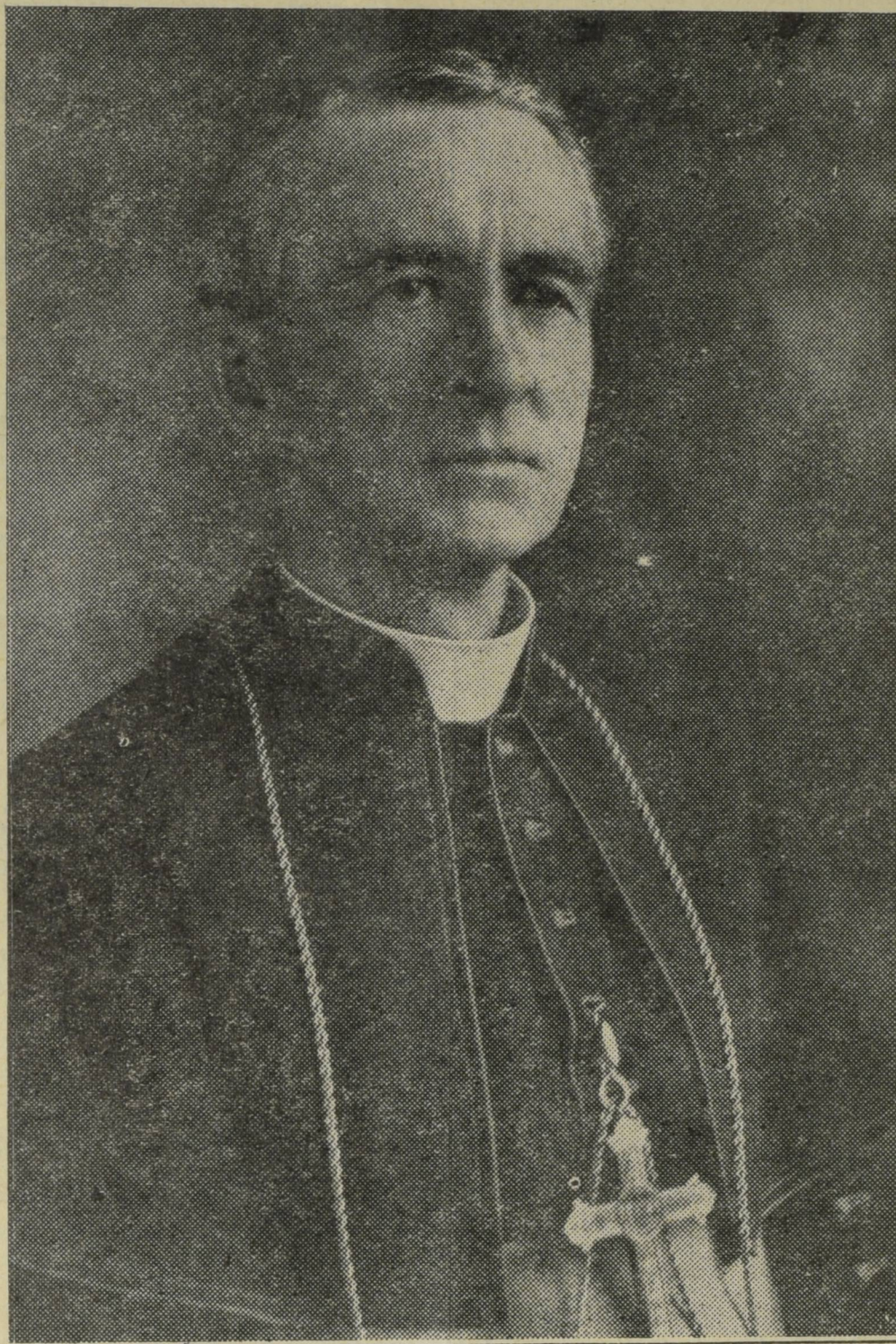
Je ne puis m'empêcher de souligner deux enjambements qui se trouvent dans cette pièce — vers 7 et 21 — Par ces enjambements, le verbe principal se trouve rejeté en avant et mis en évidence avec beaucoup de bonheur.

* * *

Enfin Rencontre est une méditation très régulière, d'où ressort toute la prétention de l'auteur et s'exhale un sentimentalisme bourgeois, un réalisme et une pitié humanitaire. N'empêche que la pièce est habilement versifiée, vivante, colorée, et capable vraiment d'inspirer la compassion pour les petits malheureux — comme pour l'auteur du reste, qui devant cette misère ne semble trouver meilleure leçon qu'une négation indirecte de la Providence. . .

FERDINAND BÉLANGER

EPHEMERIDES CANADIENNES



S. G. MGR F.-X. ROSS, premier évêque de Gaspé.

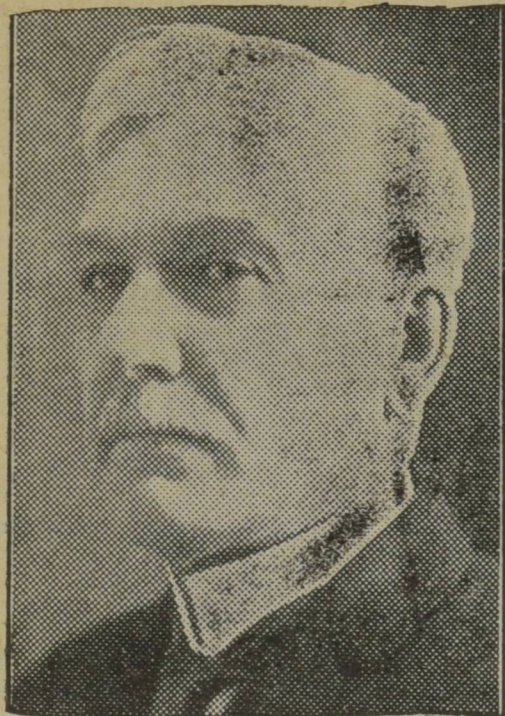
MAI 1923

1.— Dans la cathédrale de Rimouski, a lieu la consécration épiscopale de S.G. Mgr F.-X. Ross, premier évêque de Gaspé. L'évêque consécrateur est S. Ex. Mgr Pietro di Maria, Délégué apostolique au Canada ; il est assisté de NN. SS. R. Léonard, évêque de Rimouski, et P. Chiasson, évêque de Chatham, N.-B. comme évêques co-consécrateurs. S. G. Mgr O.-E. Mathieu, archevêque de Regina, prononce le sermon.

— La Marine marchande du Canada accuse de nouveau, pour 1922, un déficit de \$9,649,478, dont \$2,384,189 dans les seules dépenses d'opération. Le déficit total, dans ce service, à venir au 31 décembre 1922, s'élève à \$18,791,284.

— L'hon. G.-P. Graham, ministre de la milice dans le cabinet King, est nommé ministre des Chemins de fer en remplacement de feu l'hon. Kennedy.

— Des inondations causées par la crue de la rivière St-Jean et de quelques-uns de ses affluents



L'HON. G. P. GRAHAM,
nouveau ministre des chemins de fer.

causent de grands dommages au Nouveau-Brunswick, surtout dans la région de St-Jean.

2.— L'Université de Toronto confère à Mgr C.-N. Gariépy, recteur de l'Université Laval, le diplôme de docteur en droit.

— La Chambre des Communes d'Ottawa adopte en Comité le traité de commerce entre le Canada et l'Italie.

— Le gouvernement d'Ottawa adopte une nouvelle législation relative au commerce de l'alcool, qui prohibe toute importation par des particuliers, dans les provinces de Québec et de la Colombie Anglaise, où le gouvernement détient la régie de ce trafic.

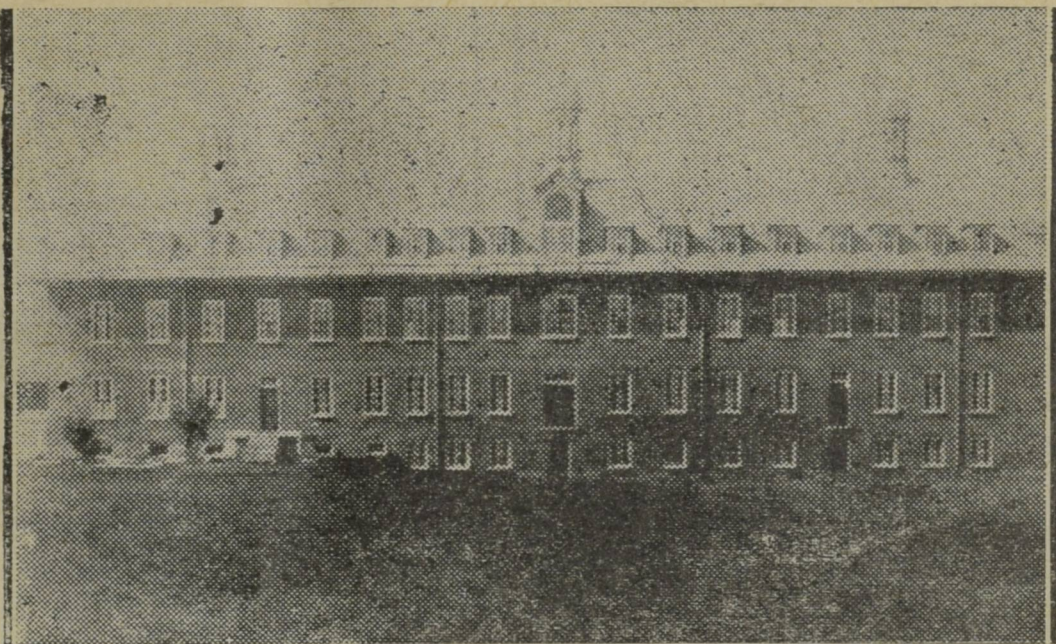
4.— A Mansonville, où il demeurait, décède, à l'âge de 50 ans, M. W.-R. Oliver, député de Brome à la Législature provinciale. M. Oliver a succombé à la fièvre typhoïde.

5.— Sir Henry Thornton, dans un télégramme à l'hon. J.-S. McLennan, président du comité du combustible du Parlement canadien, annonce que pendant les mois de mai, juin et juillet, le Réseau national canadien va pouvoir amener dans l'est, du charbon canadien de l'Alberta, au prix de \$9. la tonne. Il reconnaît insupportable que le Canada soit à la merci des États-Unis pour son combustible.

9.— Sir Henry Thornton, directeur général du Réseau national canadien, visite la ville de Québec.

10.— Le feu détruit l'Asile St-Joseph, à la Baie St-Paul, tenu par les Petites Franciscaines de Marie. Tous les patients au nombre de 225 ont pu être sauvés. Les pertes sont estimées à plus de 150.000 piastres.

— A l'Hospice St-Eusèbe de Joliette, décède M. le chanoine J.-O. Dubois, doyen du chapitre du diocèse, et ancien curé de la paroisse de St-Esprit. Le défunt était âgé de 78 ans.



L'ASILE SAINT-JOSEPH, A LA BAIE ST-PAUL, rasé par l'incendie.

11.— L'honorable M. Fielding, Ministre des Finances à Ottawa, prononce le discours sur le budget. Il annonce un surplus de \$14,000,000, sur les dépenses ordinaires; mais comme les chemins de fer vont requérir \$74,000,000, il y aura un déficit de \$60,000,000.

12.— La délégation apostolique, à Ottawa, confirme la nomination de Mgr Alphonse-Osias Gagnon, préfet des Études au Séminaire de Sherbrooke, comme évêque auxiliaire de S. G. Mgr Larocque.

— A Québec a lieu le dévoilement d'un monument érigé par le Pacifique Canadien sur les quais de la Commission du Havre à la mémoire d'Abraham Martin, dit l'Écossais, premier pilote du roy sur le Saint-Laurent. Ce monument est l'œuvre de M. H. Hébert, sculpteur de Montréal.

14.— M. Joseph-Félix Descôteaux, lauréat du Mérite agricole, est élu par acclamation député fédéral du comté de Nicolet, à la succession de M. Trahan, qui vient d'être nommé juge.

— M. l'abbé Conrad Chaumont, supérieur du Petit Séminaire de Ste-Thérèse, est nommé principal de la nouvelle école normale de Saint-Jérôme.

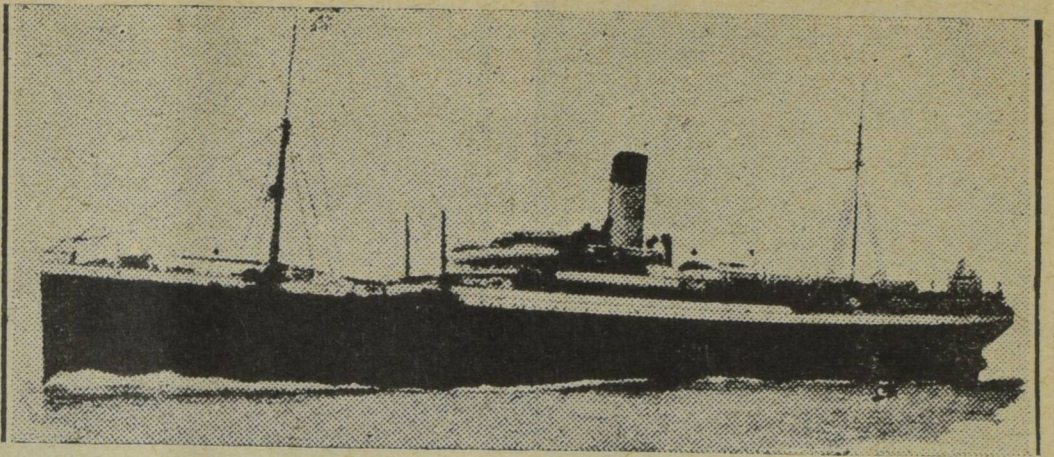
— Le contrôle de la compagnie des Tramways de Québec et de toute la "Quebec Light, Heat and Power" passe aux mains de la Cie des pouvoirs hydrauliques de Shawinigan. Le nouveau bureau de direction aura maintenant son siège social à Québec.

— A Québec, sur les terrains du "Manège Militaire", le général MacBrien, chef d'état major aux quartiers généraux de la milice, à Ottawa, fait l'inspection de 1,700 cadets de notre ville.

— Dans une conférence avec les officiers du service de l'immigration aux États-Unis, le Secrétaire du Travail, M. Davis, constate que depuis neuf mois, il est entré chez l'Oncle Sam



Mgr BERLIOZ, ÉVÊQUE D'HAKODATÉ (JAPON), représentant le Séminaire des Missions Étrangères de Paris, aux fêtes du troisième centenaire de la naissance de Mgr de Laval, à Québec.



LE " MARVALE ", navire du C.P.R., qui a fait naufrage sur les côtes de Terre-Neuve.

62,000 Canadiens, sur chacun desquels a été perçue la taxe de \$8. par tête.

— Mgr Berlioz, évêque d'Hakodaté, Japon, arrive à Québec. Sa Grandeur représentera le Séminaire des Missions Étrangères de Paris aux grandes fêtes de Laval.

14.— Une délégation d'une vingtaine de membres du Board of Trade de Vancouver se rend en Angleterre, pour travailler à développer le trafic entre l'Ouest Canadien et la Grande-Bretagne par voie des ports du Pacifique et du canal de Panama. Cette délégation s'est embarquée aujourd'hui à Québec à bord de l'" *Empress of Scotland* ".

15.— Les fêtes du troisième centenaire de la naissance de Mgr de Laval à Québec s'ouvrent par un concert dans la salle du " *Manège Militaire* ". Un chœur de 350 voix, accompagné par la Symphonie de Québec, au nombre de 75 instrumentistes, y exécute l'oratorio " *la Rédemption* " de Gounod. Des discours y sont prononcés par Mgr C.-N. Gariépy, recteur de l'Université Laval, M. Naggiar, consul général de France au Canada, et par l'hon L.-A. Taschereau, premier ministre de la province de Québec.

16.— Les fêtes de Laval se continuent à Québec. Ce matin, une messe pontificale est chantée par S. G. Mgr Ross dans la chapelle du Séminaire, sous les dalles de laquelle reposent les cendres du Vénérable Mgr de Laval. M. l'abbé Cyrille Gagnon, du Séminaire de Québec, y fait le panégyrique de Mgr de Laval. Dans l'après-midi, les élèves du Grand et du Petit Séminaire de Québec se réunissent dans la salle

des Promotions de l'Université Laval où l'hon. Cyrille Delage, surintendant de l'Instruction publique, prononce un discours. Le soir, il y a réunion intime de tous les anciens élèves du Séminaire dans les salles de l'Université Laval.

17.— Les exportateurs de charbon gallois font un grand effort pour populariser leur produit sur le marché canadien, où ils entendent organiser une sérieuse concurrence à l'anthracite des États-Unis.

18.— Son Éminence le cardinal Bégin, archevêque de Québec, fait la nomination de douze vicaires forains.

19.— On annonce que durant la saison de navigation d'été, le port de Québec sera utilisé pour l'expédition en Angleterre des bestiaux de l'Ouest.

21.— Les Pères Blancs d'Afrique, qui ont déjà à Québec un postulat pour les scolastiques, fondent à St-Mathias sur Richelieu un postulat pour le recrutement des frères coadjuteurs.

22.— A Valleyfield a lieu la consécration épiscopale de Sa Grandeur Mgr R.-M. Rouleau, O.P. S. Ex. Mgr Pietro di Maria, délégué apostolique au Canada, est l'évêque consécrateur, et NN. SS. G. Gauthier, archevêque de Montréal, et F. Couturier, O.P., évêque d'Alexandria, remplissent les fonctions d'évêques co-consécrateurs. S. G. Mgr Emard, archevêque d'Ottawa, prononce le sermon.

21.— Le " *Marvale* ", de la ligne du Pacifique Canadien, touche le rocher Freels, près de la baie des Trépassés, sur la côte de Terre-Neuve, et coule à fond. Tous les passagers et l'équipage ont pu se sauver.

23.— Au Collège Sainte-Marie, à Montréal, on célèbre le 250^e anniversaire de la découverte du Mississippi par le Père Marquette et Louis Joliet.

— A Québec, on célèbre la fête de Dollard par une parade à travers les rues de la partie basse de la ville. Toutes les gardes et les personnages qui y prennent part se réunissent dans l'église de Saint-Roch où il y a sermon par le R. Père Martin, O.P., et salut solennel.

— Le gouvernement King, à Ottawa, n'obtient qu'une majorité de huit voix sur le vote du budget.

24.— La fête de Dollard est célébrée dans presque toutes les villes de la Province. A Ottawa, l'A. C. J. C. présente au Gouvernement du Canada un buste de Dollard, œuvre de M. Laliberté. C'est l'hon. M. Rodolphe Lemieux qui reçoit ce cadeau au nom du gouvernement.

— L'hon. M. Thomas Chapais est élu président de la Société Royale du Canada, et M. P.-G. Roy, est élu président de la section française de la même société.

25.— L'hon. M. Caron, ministre de l'Agriculture à Québec, préside à l'ouverture officielle du salon des élèves de l'École des Beaux-Arts de notre ville, au café de l'Hôtel du Gouvernement. Le salon comprend cette année plus d'un millier d'exhibits.

26.— A Québec a lieu le premier chargement des bestiaux expédiés de notre port en destination de l'Angleterre.

26.— Une conflagration dévaste la petite ville de Ste-Agathe des Monts, au comté de Terrebonne. Cent cinquante édifices sont détruits et une centaine de familles se trouvent sans abris.

28.— Le gouvernement de la Province de Québec souscrit une somme de \$5,000 pour

venir en aide aux sinistrés de Ste-Agathe des Monts.

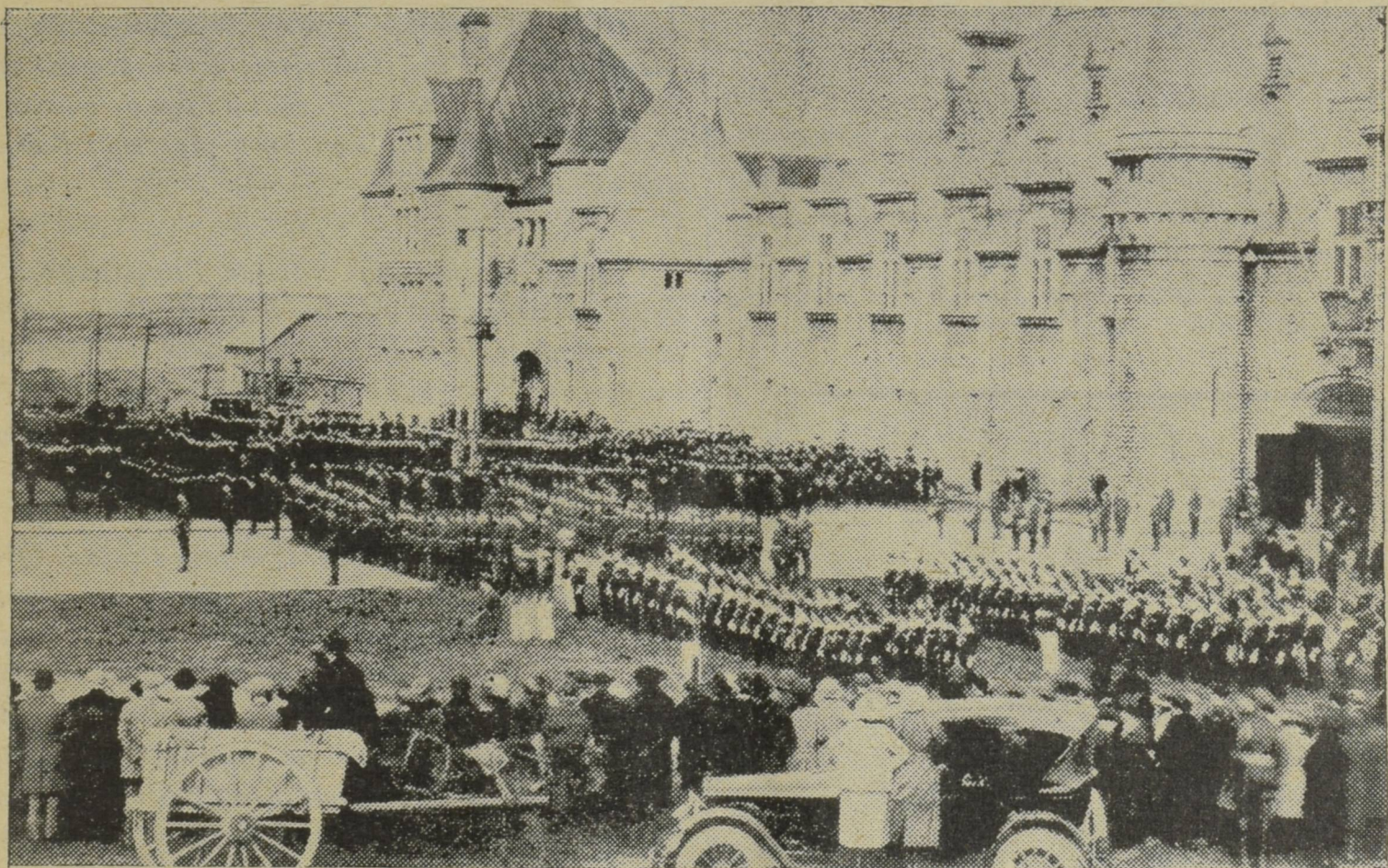
29.— La petite ville canadienne-française de Verner, au Nouvel-Ontario, entre l'Esturgeon et Sudbury, est partiellement rasée par un incendie qui cause des dommages évalués au chiffre de \$150,000 à \$200,000.

— Le comité des sinistrés de Ste-Agathe des Monts demande que le gouvernement de Québec garantisse en leur faveur un emprunt de \$250,000 pour la reconstruction de leur ville. Les dommages causés par l'incendie s'élèvent, d'après ces messieurs, à près de \$500,000, et les assurances ne sont que de \$75,000.

30.— A l'enchère publique, qui a lieu à l'Hôtel-de-Ville de Québec, la Compagnie de la Traverse de Lévis, Limitée, obtient, au prix de \$4001.00 par année, le privilège exclusif de la traversée des passagers et des marchandises entre Québec et Lévis pour une période de quinze ans.

— A Montréal décèdent deux avocats en vue de cette ville : M. François-Joseph Bisailon, à l'âge de 72 ans et six mois, et M. Victor Geofrion, ancien député fédéral de Chambly-Verchères.

— Les feux de forêts font rage dans l'Ontario : la ville de White-River est gravement menacée et celle de Chapleau est déjà atteinte.

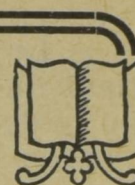


LES CADETS DE QUÉBEC

Vue prise lors de l'inspection des cadets de Québec, en face du Manège Militaire.



Gauserie scientifique



La machine humaine

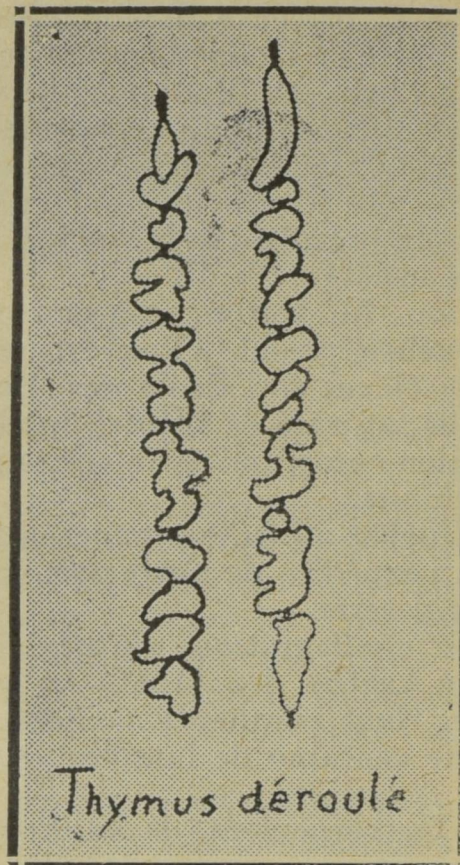
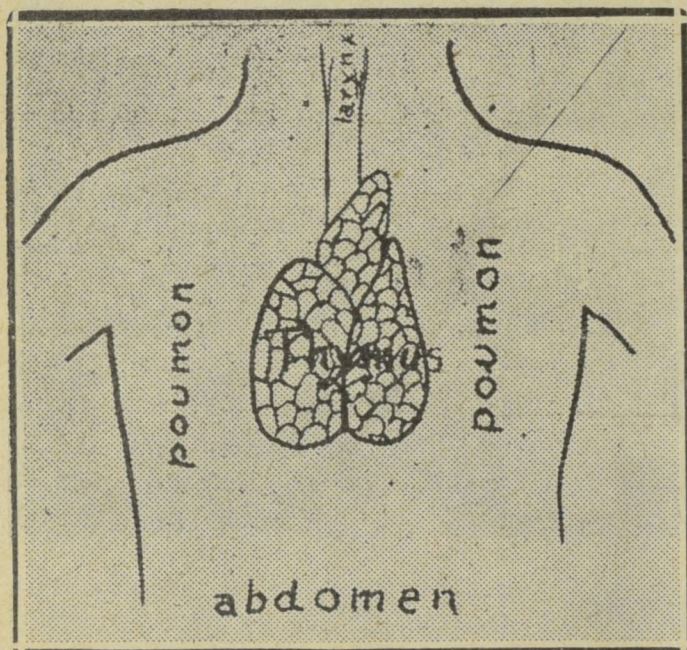
Le Thymus

Le Thymus est une autre glande endocrine de grande importance, qui a cette particularité de n'exister que dans les premiers âges de la vie, et de diminuer à mesure que l'enfant grandit, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus de vestiges.

Elle a une autre originalité, c'est sa texture. Lorsqu'on la déroule elle a l'apparence de morceaux de " mou " qu'on aurait enfilés dans une ficelle. Mais dans l'organisme, lorsque le thymus occupe sa place, il a un tout autre aspect. Il apparaît sous la forme d'un corps allongé de haut en bas, rosé, chez l'enfant à la naissance, puis bientôt blanchâtre, pour devenir ensuite d'une teinte jaune qui s'accroît de plus en plus.

C'est un organe mou, moins dur que la rate, mais plus dur que les poumons.

Chez le nouveau-né sa longueur est d'à peu près un pouce et demi. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, le thymus occupe la partie inférieure de la poitrine, immédiatement en arrière de la paroi, entre les deux poumons, en avant des bronches et des gros vaisseaux qui partent du cœur.



Cet organe a ceci de particulier que, malgré son importance, c'est un organe transitoire. Après la naissance il continue de progresser jusqu'à la deuxième année. Puis il diminue peu à peu, de telle sorte qu'il est déjà fort réduit à l'âge de quinze ou seize ans et qu'on n'en trouve plus chez l'adulte que des vestiges.

Comme la thyroïde, comme l'hypophyse, les deux lobes normaux du thymus sont souvent accompagnés de thymus accessoires, lobules plus ou moins volumineux, pouvant atteindre jusqu'au nombre de cinq, et placés de chaque côté de l'organe ou parfois à sa base.

Contrairement aux autres organes glandulaires de la machine humaine dont nous nous sommes occupé, le thymus, est, comme nous l'avons dit, une glande passagère, qui disparaît le plus souvent totalement une fois la croissance terminée. Cette disparition graduelle a été appelée l'involution thymique. Elle consiste essentiellement dans l'envahissement progressif de l'organe par le tissu adipeux, — (la graisse), — lequel détruit peu à peu les éléments propres du thymus et prend leur place.

Cette involution commence à la fin de la deuxième année. A quinze ans elle est déjà très avancée. A vingt-cinq ou trente ans, il ne reste plus que des vestiges du thymus, et c'est par exception qu'on en retrouve des traces chez le vieillard.

* * *

Les savants sont encore fort peu renseignés au sujet de la façon dont le thymus réagit sur l'organisme. Il est certain qu'il joue un grand rôle sur le développement des jeunes sujets, rôle qu'il a été difficile de préciser jusqu'ici à cause de la délicatesse des expériences à entreprendre et à poursuivre. Il est certain que, sur les jeunes animaux dépourvus de thymus, les os se développent mal et incomplètement.

Le thymus excerce donc comme la thyroïde, une action régulatrice sur la nutrition. Si le Thymus, atrophié ou atteint par quelque dégénérescence, ne secrète plus, ou s'il a été extirpé, il se produit une série de troubles provenant du défaut dans l'organisme d'un principe qui augmente normalement l'intensité des mutations de matière dans les tissus, mutation qui, chez les jeunes animaux, règlent le développement.

Des expériences poursuivies avec l'extrait de thymus, il résulte que l'eau dans laquelle a trempé assez longtemps cette glande, injectée dans le sang, détermine une accélération des battements du cœur, et un abaissement de la pression dans les vaisseaux sanguins artériels. Le phénomène serait dû à la paralysie de certains nerfs.

Si les doses sont trop fortes elles produisent de l'agitation, de l'oppression, et finalement la mort par congestion pulmonaire.

Comme on le voit, le thymus, de même que les autres organes de la machine humaine, a son rôle à jouer, et un rôle d'importance.

LE VIEUX DOCTEUR

La création de l'âme de Marie est l'œuvre la plus grande et la plus digne que le Tout-Puissant ait faite en ce monde, après l'Incarnation du Verbe. — SAINT ALPHONSE DE LIQUORI.

Le Radium

TOUTE idée neuve a ses zéloteurs et ses détracteurs, tout traitement nouveau a ses enthousiastes et ses sceptiques ; le radium n'a pas échappé à la loi commune. Découvert par M. et Mme Curie, il y a vingt ans, appliqué pour la première fois au traitement de quelques maladies par Danlos, en l'année 1900, le radium est rapidement devenu un moyen de traitement universellement employé ; les médecins et les patients lui ont donné une faculté de guérir, prodigieusement étendue, notamment dans la lutte contre l'effroyable affection qu'est le cancer. Les uns et les autres ont eu tort, ils se sont laissé influencer par des résultats trop peu nombreux, et, comme toujours on a constaté que ce "médicament", tout comme ses prédécesseurs, "avait guéri" pendant un temps, mais que fatigué sans doute, il ne daignait plus lutter victorieusement contre la maladie aussi constamment qu'on pourrait le désirer.

Le radium n'est, en effet, ni une panacée universelle ni même le remède souverain contre le cancer. Il n'est qu'un corps doué de propriétés nombreuses pouvant être utilisées en thérapeutique, comme les vibrations caloriques et lumineuses, comme l'électricité, comme le mouvement sous forme de massage, comme certaines actions chimiques, etc.

Avant d'étudier l'action du radium sur le corps humain, je voudrais, d'une manière succincte, vous le présenter depuis sa naissance jusqu'à nos jours. En 1895, après la découverte des rayons invisibles par Roentgen, H. Poincaré, frappé par la coexistence de ces rayons X et de la fluorescence de l'ampoule de Crookes, pensa que tous les corps fluorescents pouvaient peut-être émettre des rayons invisibles, traversant les corps et impressionnant les plaques photographiques ; H. Becquerel voulut vérifier cette hypothèse. Il prit, à cet effet, un fragment de sulfate double d'uranium et de potassium, doué de la propriété de devenir fluorescent après une exposition au soleil. Malheureusement, le jour de l'expérience, le soleil fit défaut, et le savant laissa au contact d'une plaque photographique, revêtue d'une lame d'aluminium, le fragment de sulfate non fluorescent, non lumineux. Or, quatre jours après, le soleil est devenu

radieux, et Becquerel se dispose à refaire l'expérience, quand il est pris d'un scrupule scientifique digne de louanges, il veut vérifier si la plaque photographique est toujours bien sensible. A son grand étonnement, elle est vivement impressionnée : le sulfate d'uranium et de potassium est capable d'émettre de lui-même des rayons ; il est donc un sel métallique *radio-actif* : M. et Mme Curie montrèrent, peu après, qu'à côté de l'uranium il existait d'autres métaux radio-actifs : le thorium, le polonium, le radium, ce dernier possédant un rayonnement puissant, deux millions de fois supérieur à celui de l'uranium pris pour unité de mesure.

Le radium a été extrait de la pechblende de Saint-Joachimstahl, en Bohême, qui n'est autre qu'un *oxyde d'uranium*, on l'a retiré aussi de l'*autunite*, phosphate double d'uranium et de calcium, qu'on trouve à Autun ; en Auvergne, de la chalcocite, de la carnotite, de la thorianite, qui sont également composés d'uranium. Pour cette extraction, de multiples opérations sont nécessaires : 1° opération mécanique, concassage, pulvérisation et enrichissement mécanique ; 2° opération chimique : lavage à l'acide chlorhydrique, pour débarrasser les résidus de pechblende de substances inactives, puis ébullition prolongée de la boue radio-active avec du carbonate de soude et nouvelle attaque par l'acide chlorhydrique ; 3° opération de fractionnement, qui permet d'obtenir quelques centigrammes de bromure de radium à peu près pur. Pour arriver à cette faible quantité, on aura au total brassé environ 56 tonnes de produits (1 tonne de minerai, 5 tonnes de produits chimiques, 50 tonnes d'eau).

Ce qu'on obtient, ce n'est pas du métal pur, mais bien un sel *bromuré* ou *chloruré*, qui sont solubles dans l'eau, *sulfaté* qui est insoluble et qu'on emploie surtout en médecine. Des rayons invisibles sont émis par ces sels ; on les décompose en rayons *a b* et *g*. Les *a* sont composés de *particules matérielles* chargées d'électricité positives s'échappant de leur corps d'origine avec une vitesse égale au vingtième de la vitesse de la lumière. Les *b* sont des *particules électromagnétiques*, des électrons tenant le milieu entre la matière et l'éther, et chargés d'électricité négative. Certains d'entre eux, dits rayons durs, ont une vitesse qui se rapproche de la lumière. Les *g* n'ont absolument rien de matériel, ce sont des *pulsations électromagnétiques*,

transmises à travers l'éther, comme le sont les ondes hertziennes de la télégraphie sans fil, ou les rayons X de la radiographie. Leur vitesse de translation est égale à celle de la lumière.

Les rayons *a b g* pénètrent les tissus, les corps, avec une puissance croissante en allant de *a* à *g*. Quelques-uns de ces derniers traversent 10 centimètres de plomb, alors que les premiers sont arrêtés très rapidement au bout de quelques couches de cellules.

Les sels de radium émettent, outre leurs rayons, une *émanation*, un gaz, qui peut être recueilli et condensé dans l'air liquide, et qui est radio-actif par lui-même, puisqu'il produit des rayons composés de particules de l'ordre et faiblement pénétrants. Ce gaz joue, dans la puissance du radium, un rôle capital. En effet, si le radium est privé de son émanation, il devient à peine radio-actif. De même l'émanation séparée du radium a toujours une existence limitée. Les deux méthodes, *émanifère* et *radiante*, utilisent les propriétés que nous venons d'esquisser rapidement.

Les appareils qui contiennent les sels de radium sont de formes très variables : les uns plats, utilisant le sel de radium sous une mince couche étalée ; les autres, ayant la forme d'un tube allongé, contiennent le sel formant une petite colonne radio-active. On ne les place pas directement sur l'organe ou dans l'organe à traiter, on interpose une série de lames métalliques ayant pour but d'arrêter un certain nombre de rayons ; c'est ce qu'on appelle le filtrage. On dose ainsi la quantité et la qualité des rayons destinés à agir.

Comment se fait cette action du radium ? Elle se fait en provoquant une réaction des tissus normaux ou pathologiques. Du côté des *tissus normaux*, la première réaction connue fut la "brûlure" de Becquerel : ce dernier, qui avait porté dans son gilet une ampoule de radium, eut une inflammation en un point de son côté gauche. Du côté des *tissus pathologiques*, l'action est différente, elle est élective, non inflammatoire. Le cancer, caractérisé par la formation au sein de l'organisme de tissus nouveaux jeunes, est précisément un terrain particulièrement sensible à l'action des rayons émanés du radium. Le caractère fondamental d'une tumeur maligne, c'est la reproduction indéfinie d'une espèce cellulaire caractéristique. Il se peut qu'un parasite véritable, un être vivant distinct de l'in-

dividu cancéreux soit la cause essentielle du cancer. Mais il est également possible que le cancer résulte d'une perturbation dans l'harmonie du développement des cellules, sans intervention d'aucun agent pathogène extérieur à l'organisme. Dans les deux hypothèses, la cellule cancéreuse se comporte elle-même, vis à-vis de l'organisme, comme un parasite. " Poisons antagonistes de la reproduction cellulaire, les radiations X et *g*, de très courte longueur d'onde, sont par cela même des agents curatifs du cancer. (Regaud.) "

Les cellules cancéreuses soumises à une irradiation, sont tuées si la dose des rayons a été suffisante ; si cette dernière est insuffisante, elles sont frappées dans leur descendance ; si, enfin, le rayonnement est trop faible, elles peuvent être excitées, et l'on conçoit de suite par cette explication rapide que la radio-activité peut devenir une arme à deux tranchants.

Si les rayons *g* sont capables de détruire les cellules néoplastiques, peuvent-ils donc remplacer le chirurgien qui s'efforce bien d'enlever avec ses instruments toutes les cellules cancéreuses, mais qui n'y parvient pas toujours, pour la raison bien simple qu'il ne sait pas toujours jusqu'où s'étend le mal, qui n'est pas visible à l'œil nu ? *Non, tout imparfait que soit encore l'acte chirurgical, il est souvent le seul qui puisse être tenté avec succès, ou bien parce que le cancer ne peut être atteint efficacement par les rayons g, comme le sont la plupart des cancers de l'estomac, de l'intestin, du rectum, ou bien parce que certains cancers résistent aux radiations si puissantes soient-elles, comme cela s'est vu trop souvent dans certains cancers de la peau, des lèvres, de la langue, de muqueuses diverses. Il persiste sur place, malgré le traitement des éléments qui sont l'origine de la récurrence locale.*

Et puis, il ne faut pas ignorer que dans la terrible affection qu'est le cancer, alors qu'on le découvre en un point de l'organisme, parce qu'il a fait de profonds ravages, on ne le soupçonne pas en tel autre point, où déjà il s'est développé, à l'insu du malade et du médecin. On traite avec succès le premier foyer d'incendie, mais on néglige le second ou le troisième qu'on ignore, et le feu s'allume de nouveau.

On a accusé le radium de donner un coup de fouet aux néoplasmes et de favoriser les déplacements du mal et les généralisations. A pre-

mière vue, en effet, dans certains cas, l'état du malade semble s'être aggravé du fait du traitement. Il faut donc manier cette nouvelle thérapeutique avec une extrême prudence. Comme le dit A. Lacassagne, " les conditions du succès ne peuvent être encore que rarement toutes réalisées ". Cela tient en grande partie à ce que nos connaissances en matière de cancer sont extrêmement incomplètes. Et puis, il ne faut pas craindre d'ajouter que la radiothérapie et la curiethérapie sont des œuvres difficiles, exigeant autant de dextérité et de précautions opératoires que la chirurgie.

En résumé, le traitement du cancer par le radium n'est qu'un chapitre du traitement du cancer par les radiations très pénétrantes, rayons X (radiothérapie) et rayons du radium (curiethérapie). Cette méthode a gagné du terrain sur la méthode chirurgicale, qui n'est point élective pour les tissus malades, et qui doit enlever les tumeurs en tissus sains. La chirurgie est très mutilante, l'irradiation l'est infiniment moins puisqu'elle respecte tous les tissus sains. Les deux méthodes sont d'ailleurs souvent appelées à s'associer, l'une précédant l'autre ou inversement. Les résultats de ces dernières années ont été satisfaisants, mais nous devons souhaiter qu'ils le deviennent encore plus, grâce aux travaux incessants du regretté Dominici, de Rubens Duval, de Regaud, de Degrais et de nombreux autres spécialistes.

Dr CH. VILLANDRE

LA PATRONNE DES DENTISTES

Les dentistes anglais, à l'exemple des anciennes corporations de France, ont choisi une patronne. Il faut reconnaître que leur choix est assez heureux puisqu'il s'agit de sainte Apollonie.

Sainte Apollonie — ou Apolline — fille d'un magistrat d'Alexandrie, fut dénoncée, comme chrétienne, par son père lui-même. On la condamna à être brûlée vive.

Avant de la jeter sur le bûcher, pour augmenter son supplice le bourreau lui arracha toutes les dents. C'est pourquoi la martyre est représentée dans l'iconographie, une tenaille à la main.

Science Ménagère

Les légumes

CUISSON DES LÉGUMES SECS.— 1° Si l'on veut manger de bons légumes secs : haricots, lentilles, pois, il faut les mettre tremper dans l'eau froide la veille du jour où on veut les faire cuire. Ainsi, ils se gonflent d'eau, et leur cuisson est plus rapide, d'où économie de temps et de combustible.

2° Généralement on fait cuire ces légumes à l'eau froide, avec une poignée de sel, un oignon, un bouquet de persil ; ensuite, on les accommode selon le goût. Pour qu'ils soient bien cuits, il faut qu'ils soient bien tendres, mais non encore écrasés, sauf les pois cassés dont la purée se fait pour ainsi dire d'elle-même. Les légumes secs exigent de 3 à 4 heures de cuisson.

CUISSON DE LÉGUMES VERTS.— 1° Presque tous les légumes verts doivent être cuits à l'eau bouillante et salée ; être égouttés avant de recevoir un assaisonnement quelconque. La durée de la cuisson est variable. Il faut tenir compte du légume, de sa grosseur, de l'âge et du mode de préparation ; certains légumes demandent 20 minutes ; d'autres $\frac{1}{2}$ heure et plus.

2° Le sel est mis dans l'eau en même temps que les légumes, excepté quand il s'agit de légumes plus délicats comme les pois, les épinards, les carottes nouvelles ; 1 cuillerée à table de sel par pinte d'eau est la quantité requise.

3° On met les légumes à l'eau bouillante afin de coaguler leur albumine et de retenir le plus possible de leurs sucs nutritifs. L'eau doit couvrir les légumes mais pas davantage.

4° La plupart des légumes se blanchissent. Mais il ne faut pas pousser cette opération trop loin ; elle prive les légumes de leurs principes minéraux qui sont d'une grande valeur dans la nutrition.

5° Si les légumes restent verts, on les fait cuire à grande ébullition et à vase découvert ;

on les refroidit brusquement en les jetant à l'eau froide ;

6° Les choux, les choux-fleurs, les oignons, les navets ou autres légumes à odeur forte doivent cuire dans un vase découvert et dans une grande quantité d'eau, à laquelle on ajoute le $\frac{1}{4}$ d'une cuillerée à thé de soda. Les choux et les choux-fleurs doivent au préalable tremper une heure dans l'eau froide.

8° L'assaisonnement ordinaire des légumes est de 2 à 4 cuillerées à table de beurre par pinte de légumes cuits, 1 cuillerée à thé de sel et 1-8 de poivre.

9° L'eau de cuisson des légumes doit être utilisée pour les sauces et les soupes à cause des principes nutritifs et des sels minéraux qu'elle contient.

10° La meilleure eau à employer est l'eau de pluie, l'eau de rivière, l'eau de source non calcaire, appelée vulgairement eau douce. Les eaux qui contiennent une forte proportion de chaux durcissent les légumes.

11° La cuisson des légumes à la vapeur conserve aux légumes leurs sucs et les sels minéraux qu'ils contiennent. Les légumes sont aussi d'un goût plus délicat. On devrait vulgariser davantage ce mode de cuisson.

(*La cuisine à l'école primaire.*)

ARGUMENT IRRÉFUTABLE

Madame à sa nouvelle bonne :

— Valentine, vous n'avez pas épousseté ; la cheminée est si sale que vous pourriez y écrire avec le doigt.

VALENTINE, *placide*.— Pour ça, non, Madame.

MADAME, *impatiente*.— Comment, non ; moi je vous dis que si.

VALENTINE, *toujours calme*.— Et moi, je vous dis que non... je ne savions point écrire !..

Coin de l'Ouvrier

Le droit au travail

LE SALAIRE MINIMUM ET LA JOURNÉE DE TRAVAIL

“ Récemment les tribunaux américains », nous dit *La Patrie* de Montréal, “ ont jugé inique et inconstitutionnelle une loi imposant par la contrainte à l'ouvrier d'exiger un salaire minimum déterminé, proclamant par cet arrêt le droit inaliénable du travailleur de vendre son labour au prix qui lui convient, droit qui est inséparable du droit du travail, puisque le salaire minimum tend à priver d'emploi certains ouvriers dont le labour peut être d'un rendement inférieur à la normale.”

Le journal de la Métropole rapporte ensuite le cas des ouvriers d'une usine d'Angoulême, France, qui avaient consenti à faire du travail supplémentaire pour accommoder le patron possédant des contrats pressants. La loi de huit heures étant en vigueur, il y eut procès-verbal et les ouvriers ont, dit-on, menacé de faire la grève pour protester contre la loi.

C'est ce qu'on appelle la revendication au droit au travail, que l'on croit mettre en contradiction avec le salaire minimum déclaré et la limitation de la journée de travail.

* * *

Si on veut bien regarder ce qui se passe et consulter les enseignements de l'expérience, on verra que ce prétendu droit au travail est plutôt la défense du droit qu'auraient ou voudraient avoir certains employeurs de s'organiser pour ne pas payer le salaire suffisant, ou imposer à leurs ouvriers une journée régulière de travail au-dessus de leurs forces.

L'ouvrier n'a pas seulement le droit de travail il a aussi droit à la vie et c'est pour l'aider à obtenir l'un et l'autre que l'on demande la fixation d'un salaire minimum et la fixation d'une journée de travail déterminée.

Nous ne voulons pas défendre la journée de huit heures, appliquée rigoureusement à tous les métiers et dans tous les cas ; mais nous croyons que la journée de travail ne peut pas être indifféremment longue ou courte, selon le désir ou de l'employeur qui veut obtenir une production plus forte en matière manufacturée et en dividendes ou selon le désir ou le caprice d'un ouvrier particulier qui, sans égard à ses camarades et même à ses propres intérêts, veut se faire un plus gros salaire.

Nous croyons aussi que le salaire ne peut pas être toujours laissé entièrement, quand à la fixation de son taux, aux seules lois de l'offre et de la demande ou aux caprices de l'employeur ou de l'ouvrier lui-même, parce que dans un trop grand nombre de cas, la liberté d'embauchage que l'on laisse au travailleur en est une limitée par la volonté d'une combine quelconque qui a décidé à l'avance que l'ouvrier sera libre de travailler à tel salaire insuffisant ou d'aller respirer l'air du bon Dieu.

L'ouvrier, conscient de son devoir, n'étant plus suffisamment libre de conclure son contrat de travail à un salaire qui lui permette de vivre, on a demandé la fixation d'un salaire minimum ; cet ouvrier, en pratique, n'étant pas libre de refuser ou d'accepter une journée de travail trop forte, on demande la limitation de la journée de travail.

* * *

Il semble d'ailleurs que Léon XIII ait passablement bien vidé la question dans son immortelle encyclique *Rerum Novarum*.

“ Pour ce qui est des intérêts physiques et corporels », dit le grand Pape. “ l'autorité publique doit tout d'abord les sauvegarder en arrachant les malheureux ouvriers aux mains de ces spéculateurs qui, ne faisant point de différence entre un homme et une machine, abusent sans mesure de leurs personnes pour satisfaire d'insatiables cupidités. Exiger une somme de travail qui, en émoussant toutes les facultés de l'âme, écrase le corps et en consume les forces

jusqu'à l'épuisement, c'est une conduite que ne peuvent tolérer ni la justice, ni l'humanité. L'activité de l'homme, bornée comme sa nature, a des limites qu'elle ne peut franchir."

Voilà pour le devoir de l'employeur.

"Le travail a reçu de la nature comme une double empreinte : il est *personnel*, parce que la force active est inhérente à la personne et qu'elle est la propriété de celui qui l'exerce et qu'il l'a reçue pour son utilité ; il est *nécessaire*, parce que l'homme a besoin du fruit de son travail pour conserver son existence, et qu'il doit la conserver pour obéir aux ordres irréfragables de la nature. Or, si l'on ne regarde le travail que par le côté où il est personnel, nul doute qu'il ne soit au pouvoir de l'ouvrier de restreindre à son gré le taux du salaire. La même volonté qui donne le travail peut se contenter d'une faible rémunération ou même n'en exiger aucune. Mais il en va tout autrement, si, au caractère de *personnalité* on joint celui de *nécessité*, dont la pensée peut bien faire abstraction, mais qui n'en est pas séparable en réalité. Et, en effet, conserver l'existence est un devoir imposé à tous les hommes et auquel ils ne peuvent se soustraire sans crime . . .

Au-dessus de leur libre volonté il est une loi de justice naturelle plus élevée et plus ancienne, à savoir que le salaire ne doit pas être insuffisant à faire subsister l'ouvrier sobre et honnête."

Voilà pour le devoir de l'ouvrier et voilà en même temps pour ce prétendu droit au travail que l'on établirait sur un salaire insuffisant à assurer la subsistance. Et le salaire suffisant, n'est-ce pas ce qu'on est convenu d'appeler le salaire minimum ?

* * *

Et nous ne saurions terminer cet article sans ajouter une autre éloquente citation. Elle est de M. Philippart, grand industriel et maire de Bordeaux au congrès de l'A. C. J. F. :

"Trop" et "trop peu" : mauvaise formule, génératrice de discorde, de haine et de révolte.

"Assez" et "beaucoup", assez pour ceux qui travaillent et mènent une vie régulière, beaucoup pour ceux qui, par leur activité et leur intelligence, rendent de grands services à la société : formule

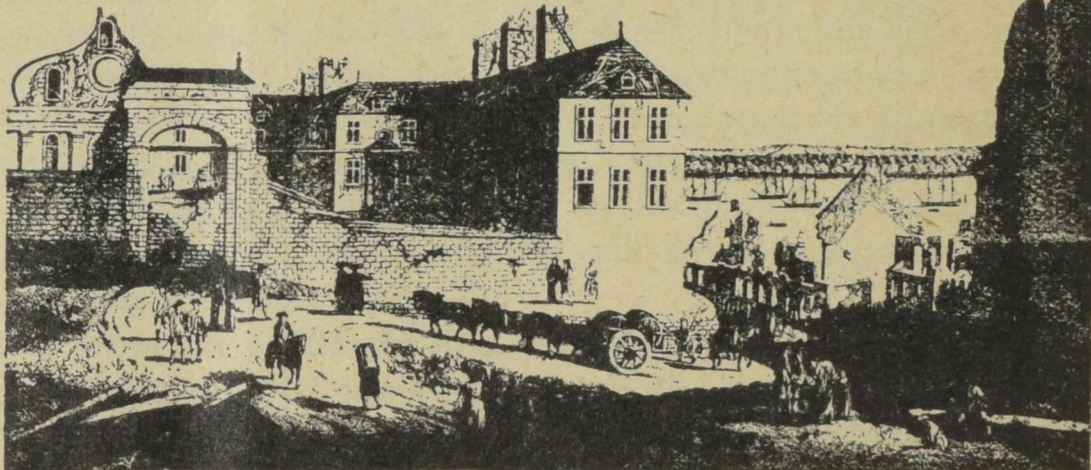
sage, raisonnable et chrétienne, d'où sortirait, si elle était mise en pratique, la paix sociale.

.....
 "C'est en vain que nous attendrons la paix intérieure, sans laquelle il n'est pour nous ni sécurité, ni prospérité, ni bonheur, si laissant jouer, pour la détermination du salaire vital, comme s'il était une marchandise, la loi de l'offre et de la demande, nous exposons le travailleur à recevoir moins qu'il ne lui est strictement nécessaire pour vivre. L'homme constamment gêné, de mécontent qu'il est d'abord, devient vite révolté. Et il produit moins, parce qu'il ne donne pas à l'œuvre commune toute la bonne volonté et toute la force dont il serait capable. D'où l'utilité, ce n'est pas assez dire, la nécessité de faire fixer, par des commissions locales, le taux du salaire minimum, au-dessous duquel il n'y aurait pour le travailleur qu'une existence diminuée et misérable, au-dessus duquel le droit à la vie respecté et la loi humaine accomplie, peuvent librement jouer toutes les lois économiques.

"Croyez-moi, Messieurs, ce n'est pas seulement le catholique et le maire qui parlent, c'est aussi l'industriel et le sociologue : il est temps, il est grand temps de soustraire le salaire vital à la loi de l'offre et de la demande. La vie n'est pas une marchandise. On ne l'achète pas au rabais !

"Le catholique, à qui le Christ a appris la bonté, demande que les conséquences désastreuses du salaire insuffisant soient épargnées aux travailleurs ; le maire, à qui tant de misères sont révélées, supplie que celle-là soit au moins supprimée, puisqu'on le peut ; l'industriel affirme : c'est possible, et le sociologue : c'est urgent".

[*Le Travailleur.*] THOMAS POULIN



LE VIEUX QUÉBEC
 Vue du Palais épiscopal de Québec et de ses ruines, ainsi qu'elles paraissent en descendant à la Basse-Ville.

AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les solutions justes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur l'Apôtre, 103, rue Ste-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DE MAI

DEVINETTES

Les ouvriers qui sont les plus malheureux sont ceux qui fabriquent des allumettes parce qu'ils "souffrent" et les pâtisseries, parce qu'ils "pâtissent".

MÉTAGRAME

Moule — Foule

MOT DÉCROISSANT

Calice — Alice — lice — ice — ce — e.

CHARADE

Mont-mi-rail — Montmirail.

REBUS N° 39

Les passions qui font le plus de ravage sont l'ambition et l'avarice.

Mot-à-mot — LÈ passe ION — qui fond
Le — plus — deux raves — âge — son — l'an
bis — ION — haie — lave — A ris CE.

Ont trouvé des solutions partielles : M. Georges Dubé, Patronage Laval, Québec ; Mlle Irène Benoît, 160, des Franciscains, Québec.

Ont envoyé toutes les réponses : Mme H.-A. St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me ; Mme V.-J. Rochefort, 516 ave Notre-Dame, Manchester, N.-H. ; Mlle Evangéline Nezan, 240 Breeze-Hill, Ottawa ; Mlles Marie-Jeanne Leclerc, Cécile Leclerc, et Charles-Édouard Leclerc, Loretteville ; Mlle Marguerite Benoît, St-Ludger de la Rivière-du-Loup ; Mlle Estelle Dupuis, Embrun, Ont ; M. J.-O. Benoît, M.D.,

Rivière-du-Loup ; M. L.-P. Leclerc, E.E.M., 25 rue Hébert, Québec ; Mlle Alice S. de Carufel, Ecole Ste-Cécile, Les Trois-Rivières.

Le sort a désigné : Mlle Marguerite Benoît et Mlle Cécile Leclerc.

CONCOURS N° 49

REBUS GRAPHIQUE

R
VENT
TRÈS

mérite

DEVINETTE

Quelle ressemblance entre le champignon et l'avocat ?

LOSANGE

Consonne — Il faut le blâmer ou le redouter
— Prénom féminin — Plante textile — Voyelle.

CHARADE

Ma première est toujours heureuse ;
Ma seconde réside en un palais charmant,
Mais, si le temps ingrat la fendille ou la creuse
Mon tout devient pour elle un très bon
[instrument.]

ÉNIGME

Mon nom, formé de trois voyelles,
Qu'un nœud très étroit lie entre elles,
Se prononce en français, observez bien ce point
Comme celle, lecteur, qui ne s'y trouve point.

FIN DE PLUIE

SONNET

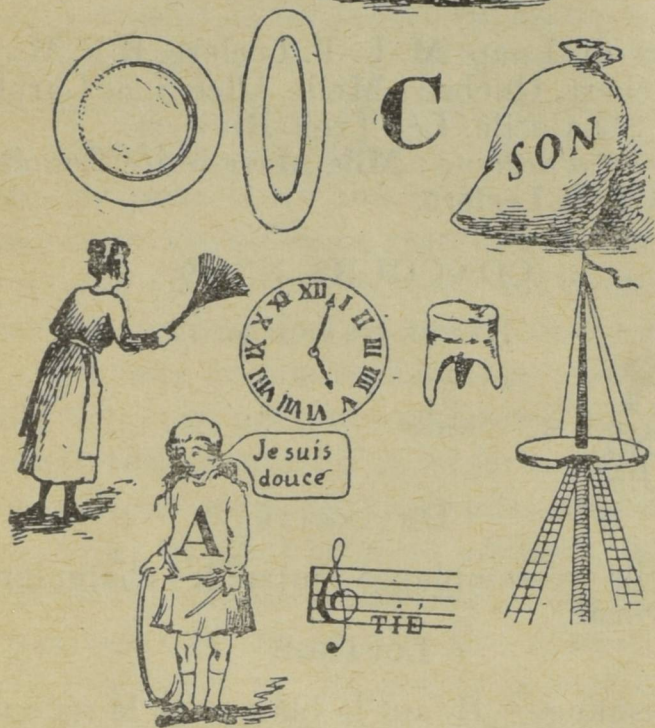
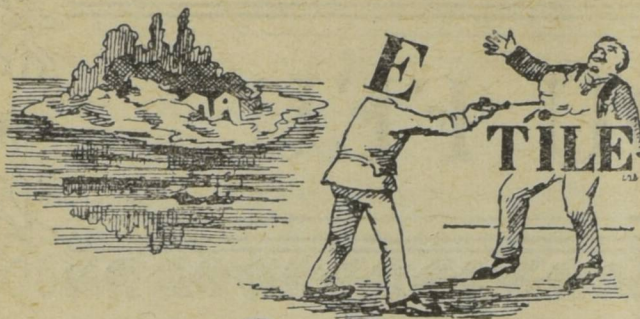
Le vent se taît dans les buissons
Où l'averse vient de bruire.
Le soleil va bientôt reluire,
Car il estompe l'horizon.

La rosée au front des gazons
Ruisselle et lentement soupire.
Le ciel noirâtre se déchire
Tout comme une grège toison.

Les fleurs et les arbres joyeux
Assèchent les pleurs de leurs yeux,
Et l'eau s'écoule en l'herbe drue.

Pas une feuille ne remue
Dans les bois, aux abords des routes
La pluie expire en fines gouttes.

RÉBUS N° 40



De bons livres

Nous aimons à signaler à nos lecteurs les bons petits livres suivants qui viennent de paraître à Avignon, chez Aubanel frères :

Est-ce que j'ai besoin de Dieu? par le R. Père Ehrhard. Vol. in-18. Broché franco : 0 franc 60.

Petite plaquette traite avec simplicité un sujet auquel on ne pense pas assez. Ces quelques pages susciteront chez le lecteur de bonne foi des réflexions salutaires qui mettront de la confiance dans son cœur.

Aller à Dieu par la souffrance. par le chanoine Casteig. Vol. in-32 jésus. Prix : 3 francs 25 franco.

Le problème de la souffrance a suscité maintes recherches, et comme la douleur constitue un état violent, donc une sorte de maladie, on en a cherché les remèdes de tous temps, C'est l'ensemble de ces remèdes qu'a consigné ici l'auteur, sous la forme de réflexions qui frappent par leur brièveté et qu'il conseille de lire au hasard, en faisant chaque fois de chacune d'elles le sujet d'une méditation plus ou moins développée. Un chapitre préliminaire sur le mystère de la souffrance indique l'esprit chrétien avec lequel il faut s'attacher aux réflexions que l'on conseille.

La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, par le chanoine P.-P. Bonneval, aumônier de la Visitation de Saint-Céré (Lot). Vol. in-32 jésus. Prix : 2 francs franco.

Dans ce petit ouvrage l'auteur raconte les origines de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, il montre en quoi elle consiste, il fait voir les bienfaits qu'elle comporte, et les promesses magnifiques qu'elle a reçues de Notre-Seigneur lui-même. La lecture de cet ouvrage constituera une excellente préparation au mois du Sacré-Cœur qui par elle serait mieux compris et pratiqué avec une dévotion plus éclairée.

Le Diable ou la grande force occulte, par le R. Père Ehrhard. Vol. in-18. Prix : 2 francs 30.

Dans ce petit volume l'auteur étudie l'origine, l'existence et la nature du Diable, sa puissance sur les esprits et sur

les corps — ses rapports avec l'homme, tentations, magie, spiritisme, double vue, possession, — son action sociale, politique, internationale et les manifestations de cette action : franc-maçonnerie, socialisme, communisme, — son action sur le monde matériel : catastrophes, épidémies, — son rôle à la fin du monde, surtout dans la personne de l'Antéchrist, et à la fin de sa puissance. — Etabli sur documents authentiques et non sur les fantaisies de l'imagination, ce petit livre se recommande par sa vérité, en même temps que par l'originalité d'un sujet généralement peu traité.

Ce que j'aimais . . .

Oh ! que j'aime la souvenance
Des jours bénis de mon enfance !
Pour garder la fleur de mon innocence
Le Seigneur m'entoura toujours
D'amour.

Aussi malgré ma petitesse,
A Dieu je donnai ma tendresse ;
Et de mon cœur s'échappa la promesse
D'épouser le Roi des élus,
Jésus.

J'aimais les champs de blé, la plaine,
J'aimais la colline lointaine ;
Dans mon bonheur, je respirais à peine,
En moissonnant, avec mes sœurs,
Les fleurs.

J'aimais la pâquerette blanche,
Les promenades du dimanche,
L'oiseau léger, gazouillant sur la branche,
Et l'azur toujours radieux
Des cieux.

J'aimais, de la lointaine église,
Entendre la cloche indécise.
Pour écouter les soupirs de la brise,
Dans les champs, j'aimais à m'asseoir
Le soir.

De maman, j'aimais le sourire ;
Son regard profond semblait dire :
" L'éternité me ravit et m'attire.
Je vais aller dans le ciel bleu
Voir Dieu ! "

J'aimais encore, au belvédère,
Inondé de vive lumière,
A recevoir les doux baisers d'un père,
A caresser ses blancs cheveux
Neigeux.

O souvenir ! tu me reposes,
Tu me rappelles bien des choses . . .
Les repas du soir, le parfum des roses,
Les Buissonnets pleins de gaîté
L'été.

Oh ! que j'aimais Jésus Hostie
Qui vint, au matin de ma vie,
Se fiancer à mon âme ravie !
Oh ! que j'ouvris avec bonheur
Mon cœur !

Jésus, c'est toi l'Agneau que j'aime ;
Tu me suffis, o Bien suprême !
En toi j'ai tout ; la terre et le ciel même ;
La fleur que je cueille, ô mon Roi,
C'est toi !

FEUILLETON DE L'APÔTRE

L'Héritier des ducs de Sailles

PAR M. DELLY

10

L'inconnue eut un ricanement.

— Oui, mourir tout de suite, peut-être ; mais périr lentement, par la faim, par la soif, par le froid ? Voilà pourtant le sort qui vous attend si vous n'écrivez pas cette lettre. Je reviendrai ce soir savoir si vous avez changé d'avis.

Elle s'éloigna, et la porte retomba derrière elle avec un bruit sinistre.

Frissonnante d'horreur, Noella se jeta à genoux.

— Mon Dieu, mon Dieu, sauvez-moi !

Ce matin-là, Stanislas revenait de Ribérac où l'avait appelé une affaire pressante. Il avait mis son automobile à grande allure, car il s'était un peu attardé involontairement et savait que Martin Régent ne vivait plus lorsqu'il était absent, depuis l'attentat dont il avait failli être victime.

— Hâtons-nous de réunir les dernières preuves, les plus nécessaires, et de faire arrêter ces coquines, car sans cela vous êtes perdu, Monsieur le duc ! avait-il dit la veille au jeune homme.

Il avait dû aller ce matin encore tenter un effort près de Bertine. Jusque-là, il s'était heurté chez elle à une force d'inertie désespérante. Cette femme avait peur !

Comme l'ingénieur arrivait en vue de l'usine, il aperçut sur la route Martin Régent debout, qui leva les bras au ciel à sa vue.

— Qu'y a-t-il ? interrogea anxieusement le jeune homme lorsqu'il fut à portée de voix, tout en arrêtant sa voiture.

Rien qu'à la vue du visage troublé du vieillard, il avait compris que quelque chose de grave se passait.

— M. de Ravines est venu tout à l'heure. Il paraît que Mlle des Landies est sortie hier pour aller chez la femme Vaillant, et que depuis lors personne ne l'a revue. !

— Noella !

En jetant cette exclamation d'une voix étranglée, Stanislas se dressait debout dans la voiture.

— M. de Ravines s'est informé partout, il fait faire des recherches dans les bois, dans les carrières. La gendarmerie est prévenue.

— Mais croit-on à un crime ?

— Cela semble probable. Cependant on n'a encore trouvé aucun indice.

Stanislas, qui était devenu d'une pâleur mortelle s'assit de nouveau en disant d'une voix toute changée :

— Montez avec moi, oncle Adrien, nous allons à Saint-Pierre.

Pendant le court trajet, ils n'échangèrent pas un mot. Une même pensée semblait flotter dans les prunelles claires du vieillard, dans les yeux bruns du jeune homme. A l'entrée du village, des groupes étaient formés et discutaient avec animation. L'un d'eux se composait du curé, de M. de Ravines, de son beau-fils et de quelques notables de l'endroit.

— Rien de nouveau ? demanda Stanislas en arrêtant l'automobile et en sautant à terre.

— Absolument rien ! Quelle catastrophe ! Le pays est toujours si tranquille, cependant ! s'écria M. de Ravines.

— Moi, je l'ai rencontrée hier se rendant près de notre petite mourante, dit le Curé. Affectueuse et charitable comme elle l'est, elle se sera attardée près de Julienne Vaillant, ainsi que le prouvent, du reste, les quelques paroles que nous avons pu tirer de la malheureuse femme, affolée par la mort de sa fille.

Le juge de paix ajouta à son tour :

— Je viens de me rendre sur les lieux, et j'ai constaté, à un certain endroit de la route, des branches cassées à un buisson et des traces de pas sur le sol. Ce sont même des traces de pieds fort petits, pied de femme ou d'enfant, à mon avis, et très distincts de ceux de Mlle des Landies, dont les marques sont encore empreintes sur le sol à partir de la demeure de la femme Vaillant.

— Mais enfin, nous avons donc dans le pays une troupe de malfaiteurs invisibles ! s'écria M. de Ravines. Il y a quelques jours, c'était M. Dugand ; aujourd'hui voilà Mlle des Landies. Ne vous semble-t-il pas, Messieurs, qu'il y a corrélation entre les deux faits ?

— Mais cela paraît évident, opina le notaire, gros homme rougeaud et prétentieux qui arborait sur un gilet broché une large chaîne d'or. Cette bande veut terroriser le pays, pour le piller ensuite tout à l'aise à la faveur de cet effroi.

Stanislas se tourna vers Martin Régent qui était demeuré un peu à l'écart.

— Nous allons voir ces traces de pas, dit-il brièvement.

— Je vous accompagne, si vous le voulez bien.

C'était Maurice qui prononçait ces mots. Stanislas fit un signe d'acquiescement, et les trois hommes s'engagèrent sur la route.

Ils marchèrent quelques instants en silence. Autour d'eux, quelques flocons de neige flottait, fondus avant de toucher le sol.

Maurice dit tout à coup d'une voix légèrement tremblante :

— Vous êtes son fiancé, Monsieur Dugand ?

— Oui, Monsieur. Mais qui vous a dit... ?

— Ma mère en était presque certaine et moi aussi, du reste.

Il s'arrêta un instant, avec un soupir étouffé. Puis sa main se tendit vers Stanislas...

— Je vous ai sans doute paru bien étrange, ces temps derniers. C'est que j'étais jaloux, tout bêtement. Mais, après tout, vous êtes plus digne d'elle, car vous êtes un homme utile, tandis que je n'ai rien fait jusqu'ici, je n'ai songé qu'à me créer une vie douce.

Stanislas, ému, serra fortement la main de Maurice.

— Vous êtes en tout cas, Monsieur d'Aubars, un homme de cœur et une âme loyale. Mlle des Landies a dû s'en apercevoir comme moi. Mais, voyez-vous, nous nous aimions depuis longtemps, depuis le premier jour où nous nous sommes vus, je crois.

— Qui ne serait pris au charme d'une âme si exquise ! murmura Maurice. Mais ne craignez rien, Monsieur Dugand, jamais votre fiancée ne soupçonnera que je l'ai aimée.

— Je le sais, Monsieur, car je vous reconnais comme un homme d'honneur. Et je serais heureux que vous me conserviez votre amitié.

— Vous l'avez, Monsieur Dugand.

Ils arrivaient en ce moment près des traces de pas signalés par le juge de paix. Déjà, Martin Régent était penché au-dessus.

— Des pieds de femme. Oui, oui, c'est bien cela ! murmura-t-il.

— En concluez-vous que Mlle des Landies a été enlevée par une femme ? s'écria Maurice.

— Je ne conclus rien pour l'instant, Monsieur, mais enfin des raisons particulières me font pencher vers cette hypothèse. Mince et délicate comme l'est Mlle Noella, une créature douée d'une certaine force nerveuse, tombant sur elle à l'improviste, en aura eu facilement raison.

— Et vous avez des soupçons, Monsieur ?

— De très forts soupçons, pour ne pas dire des certitudes.

Tandis que Maurice s'approchait du buisson pour voir les branches brisées, Stanislas se pencha vers Martin Régent.

— Vous pensez donc que ce sont elles ? demanda-t-il avec angoisse.

— J'en suis sûr, Monsieur le duc. Voyant que vous vous gardez trop bien, elles ont tenté de vous prendre par là. Que vont-elles imaginer pour vous attirer dans quelque piège, je ne le sais, mais évidemment elles vont se servir de votre fiancée. Il s'agit donc de retrouver Mlle Noella, et pour cela nous ne

pouvons rien tenter avant la nuit, car il nous faut pénétrer dans le château et le fouiller dans tous ses recoins pour découvrir où elle est enfermée — expédition périlleuse, les coquines pouvant se méfier et nous tendre quelque guet-apens. Aussi irai-je seul.

Stanislas l'interrompit du geste impérieux.

— Cela, non ! Pensez-vous donc que je resterai inactif et en sûreté, pendant que vous risquerez votre vie pour sauver ma fiancée ? D'ailleurs, je veux la délivrer moi-même, ma Noella, victime à cause de moi. Pourvu qu'il soit temps seulement.

— Ne craignez rien, Monsieur le duc, elles n'ont pas intérêt à la supprimer ainsi purement et simplement, sans chercher à s'en servir tout d'abord contre vous. Mais permettez-moi de vous soumettre une idée : Ne croyez-vous pas qu'il serait bon de confier notre secret à un tiers, afin qu'en cas d'accident les misérables n'échappent pas au moins au châtement ?

— Vous avez raison, et ce tiers est tout trouvé, dit Stanislas en désignant Maurice qui se rapprochait. J'ai pu constater plusieurs fois son extrême discrétion.

Il s'avança vers le jeune d'Aubars et posa la main sur son bras.

— Pouvez-vous, Monsieur, nous suivre jusqu'à Eyrans, où j'aurais une communication importante à vous faire ?

Maurice le regarda avec quelque étonnement.

— Très volontiers. Mais je pensais que vous alliez chercher vous-même ?

— Vous comprendrez tout à l'heure l'inutilité de ces recherches, pour le moment ! Allons retrouver l'automobile que j'ai laissée à l'entrée de Saint-Pierre.

Un quart d'heure plus tard, les deux jeunes gens et l'ex-intendant s'asseyèrent dans le bureau de Stanislas. Celui-ci, alors, fit à Maurice passablement ahuri le récit de tout ce qui s'était passé au château de Sailles.

— Ainsi, vous êtes Ghislain de Vaulan ? Ce Ghislain avec qui j'ai joué autrefois ? Rien d'étonnant à ce que j'aie trouvé une ressemblance avec les portraits de certains Mornelles ! Mais ces femmes ! C'est inouï, épouvantable ! Mais pourquoi tant tarder à les accuser ?

— Il nous manque le témoignage le plus précieux, celui de l'ancienne femme de chambre de la pauvre mère. Les autres viendront le corroborer seulement.

— Et l'enlèvement de Mlle des Landies sera une autre preuve écrasante des crimes de ces femmes, ajouta Martin Régent. Cette nuit, nous jouerons la grande partie.

— Et si nous la perdons, Monsieur d'Aubars, vous, qui connaissez notre secret, devrez le révéler alors et déclarer devant tous que nous avons péri victimes de cette criminelle honorée dans le pays comme une honnête femme.

— Mais si vous préveniez la justice ? elle rechercherait Mlle des Landies dans tout le château.

— Avec bien des chances de ne pas la découvrir, car il existe des cachettes introuvables. Dès lors, on n'hésiterait pas à la faire disparaître à jamais. Non,

voyez-vous, il faut lutter de ruse avec ces serpents et pouvoir, au jour de l'accusation, leur lancer au visage des preuves irréfutables. Avec la grâce de Dieu, nous y parviendrons! ajouta Stanislas avec énergie.

Maurice se leva et serra fortement la main du jeune homme.

— Comptez sur moi, Ghislain de Vaulan, je saurai vous venger s'il vous arrive malheur. Et si vous vouliez m'accepter dans votre expédition?

— Merci, mon ami, dit Stanislas avec émotion. Mais à nous deux, c'est assez, il est inutile d'exposer une autre vie. Et vous nous servirez grandement malgré tout, mon cher Maurice.

IV

A TRAVERS LE CHATEAU NOIR

Cette fois, la neige tombait sérieusement, en flocons épais et serrés. Le sol était déjà tout blanc, comme aussi les deux hommes qui s'avançaient lentement et en silence, le long d'un sentier défoncé, bordé d'énormes blocs de pierre.

La nuit était absolument noire, et il fallait que ces hommes eussent une parfaite connaissance des lieux pour marcher ainsi sans hésitation dans ces profondes des ténèbres.

— Nous arrivons! murmura tout à coup celui qui avançait le premier.

En même temps, il sortait une lanterne-sourde, dissimulée jusque-là sous son manteau.

Les promeneurs nocturnes se trouvaient devant une haute muraille de roche, dans les anfractuosités de laquelle certains petits arbustes, en ce moment dépouillés par l'hiver, avaient trouvé moyen de prendre racine.

— Nous sommes là tout contre la carrière des Sept-Percées, où vous avez jadis failli trouver la mort, Monsieur le duc, dit celui qui avait déjà parlé.

— Mais ce souterrain? Je ne vois rien qui ressemble à une entrée quelconque, ici.

Martin Régent abaissa la lanterne jusqu'à terre en invitant d'un geste le jeune homme à se courber. Et Stanislas — ou plus exactement Ghislain, pour lui restituer son véritable nom — vit dans le roc, à demi voilée par des traînes de feuillage persistant une ouverture où devait passer tout juste le corps d'un homme sans corpulence.

— L'entrée est peu confortable, il faudra nous aplatir et ramper là-dessous. Je vais passer le premier pour vous montrer le chemin, Monsieur le duc. En arrivant au bout de cet ennuyeux petit passage, je sifflerai, et vous vous y engagerez à votre tour.

Ainsi fut fait. Martin Régent et son jeune maître se trouvèrent au bout de cinq minutes réunis dans le souterrain, formé ici d'un étroit couloir taillé dans le roc.

Le vieillard, tenant la lanterne et précédant Ghislain, s'avança d'un pas sûr, malgré le sol rocailleux. Le souterrain s'élargissait un peu, mais montait en même temps sensiblement. Et, tout à coup les deux hommes se trouvèrent au pied d'un

escalier étroit, qui s'enfonçait là-haut dans l'obscurité.

— Combien de fois l'ai-je monté et descendu! murmura Martin. J'avais fini par vivre ici, afin de pouvoir plus souvent exercer ma surveillance.

— Mon fidèle serviteur! dit Ghislain en serrant à la briser la main du vieillard.

Ils commencèrent à gravir l'escalier. Celui-ci semblait interminable. Enfin, ils atteignirent une sorte d'étroit palier fait de roc brut. Là se voyait une sorte de porte de fer dont Martin fit jouer le ressort caché.

Ghislain vit un étroit couloir, dont les parois étaient faites de pierres énormes grossièrement scellées entre elles. Martin le conduisit devant une porte en enfoncement et dit d'une voix assourdie et frémissante :

— Par ici, Monsieur le duc, j'ai pu prévenir votre mère; par ici, je suis entré pour vous enlever à la mort. Cette porte, grâce à un ressort secret, ouvre dans la chambre d'honneur, la chambre des ducs, qu'occupait alors la comtesse de Vaulan.

— Et où dort en ce moment ce Pieter, le fils de cette voleuse! dit Ghislain entre ses dents serrées.

— Elle a osé! Mais patience, tout va rentrer dans l'ordre mon cher maître. Allons, ne perdons pas de temps. Tenez, cette seconde porte, plus loin, donne sur le grand corridor des offices. Par là, j'ai surpris encore bien des choses. Et cette troisième va nous servir ce soir. Les anciens ducs de Sailles avaient tout prévu pour les longs sièges, durant lesquels ils se trouvaient ravitaillés par ce souterrain. Et, en cas d'invasion du château, la fuite se trouvait facile.

Tout en parlant, Martin faisait jouer le ressort.

— J'ai eu du mal pour arriver à faire fonctionner tout cela. Vous pensez si ces systèmes étaient rouillés, depuis le temps! Mais le serrurier qui a fabriqué cela était un maître homme, car ces ressorts sont des merveilles. Nous nous trouvons ici dans la chapelle, Monsieur le duc.

La porte s'était ouverte, Ghislain entra. Le sanctuaire, dans cette ombre épaisse que trouait à peine la clarté voilée de la lanterne, était absolument lugubre, et le jeune homme eut un léger frisson.

— Commençons vite nos recherches, oncle Adrien. Par où?

— Puisque nous sommes de ce côté, voyons en passant les cachots souterrains. Mais j'espère que les misérables n'ont pas mis là cette pauvre demoiselle!

Ghislain suivit le vieillard le long d'un couloir, puis dans un escalier de pierre; il pénétra avec lui dans d'étroites geôles, où régnait un air méphitique. Mais Noella n'était pas là.

— Nous la trouverons dans une des tours beaucoup plus probablement, dit Martin Régent en remontant avec son maître.

Ils s'engagèrent de nouveau dans des corridors qui semblaient s'allonger et s'entrecroiser à l'infini. Martin circulait ici en homme entièrement sûr de lui-même. Ils atteignirent ainsi la base de la plus grosse tour et s'engagèrent dans l'escalier de pierre effritée.

— La pièce du premier étage sert de salle d'archives chuchota Martin. Elles ne l'auront pas mise là. Par acquis de conscience, si nous ne la trouvons pas en haut, nous verrons ici en redescendant.

Ils atteignirent le second étage. Martin approcha la lanterne de la serrure.

— Pas de clé. Quelque chose de précieux est donc renfermé là.

— Vite, vite ! dit Ghislain tout frémissant.

En homme prudent, Martin s'était muni des outils nécessaires à l'ouverture d'une porte, se doutant bien que les geôlières de Noella ne laisseraient pas la clé sur la serrure. Ghislain, très adroit, et dont la force habituelle se trouvait en ce moment doublée par le désir ardent de savoir s'il allait retrouver là sa fiancée, eut vite raison de cette serrure, pourtant énorme. Il repoussa la porte, se précipita dans la pièce obscure.

— Noella, êtes-vous là ? demanda-t-il d'une voix assourdie.

— Stanislas . . .

Oh ! cette voix faible, mais tremblante de bonheur !

Martin entra, il découvrait sa lanterne. Et Ghislain vit la jeune fille à demi soulevée sur les dalles, les membres grelottants, les yeux profondément enfoncés, les mains tendues vers lui. Il s'élança, s'agenouilla près d'elle, il prit ces petites mains raidies et glacées et les porta à ses lèvres.

— Ma pauvre petite Noella ! Mais vous mourez de froid ! Vite, emportons-là d'ici !

Joignant le geste à la parole, il enlevait dans ses bras vigoureux la jeune fille paralysée par le froid, la faim et les angoisses de ces trente heures de réclusion. De nouveau, les deux hommes reprirent le chemin parcouru. Ils glissaient sans bruit sur le sol dallé, leurs pieds étant munis de chaussons.

Martin, qui marchait le premier, s'arrêta tout à coup et se pencha à l'oreille de son maître.

— J'ai entendu un frôlement derrière nous.

Et, avant que Ghislain eût pu réfléchir, le vieillard s'élançait en arrière. Il y eut une exclamation de rage, le bruit d'une courte lutte.

Ghislain se trouvait dans l'obscurité complète, il n'osait reculer, craignant pour Noella.

— Laissez-moi, Stanislas, allez à son secours ! supplia la jeune fille.

Il la mit à terre, fit quelques pas en arrière. La voix de Martin, un peu assourdie, s'éleva tout à coup.

— C'est vous, Monsieur le duc ? Voulez-vous retourner un peu en arrière, pour ramasser ma lanterne que j'ai dû jeter à terre afin de sauter sur cette coquine ?

— Qu'est-il arrivé, oncle Adrien ?

— Il est arrivé que je la tiens, la vipère ! Quand vous aurez rallumé la lanterne, vous pourrez la voir tout à votre aise, Monsieur le duc !

A tâtons, Ghislain s'en alla le long du couloir. Son pied heurta la lanterne, et, ayant fait partir une allumette, il constata avec satisfaction que les verres très épais n'avaient pas été brisés dans la chute. Muni de lumière, il revint sur ses pas. Près de Noella assise à terre, Martin était debout, ses deux mains

soutenant par le bras la Javanaise qui s'affaissait, inerte.

— Mais qu'a-t-elle donc ? s'écria le jeune homme.

— Elle a, Monsieur le duc, que j'ai dû lui cogner un peu fort sur la tête pour en venir à bout, et qu'elle en est restée tout étourdie ; fameuse affaire pour nous car autrement elle se démènerait comme un beau diable !

— Mais que signifie tout cela ! Stanislas, dites-moi si je ne rêve pas ! murmura la voix affaiblie de Noella.

— Non, ma Noella, ceci est bien la réalité. Tout à l'heure, je vous donnerai l'explication de ces mystères. Pour le moment, partons vite d'ici. Il me semble que dans ces noirs corridors le danger plane toujours autour de nous.

Et ils se hâtèrent vers la porte secrète de la chapelle, Ghislain portant sa fiancée, Martin traînant la Javanaise. Au bas de l'escalier seulement ils s'arrêtèrent, épuisés. Martin laissa tomber à terre Akelma toujours inanimée, et Ghislain aida Noella à s'asseoir sur un quartier de roc.

— Qu'allez-vous faire de cette coquine, oncle Adrien ? demanda le jeune homme.

— La ficeler soigneusement, Monsieur le duc ! Voyez, j'ai pris mes précautions.

Et, de la poche de son manteau, il sortait de minces et solides cordelettes.

— Nous la laisserons là, et demain la justice la retrouvera à la même place.

— Mais qui est cette femme ? Et où suis-je ? s'écria la voix angoissée de Noella.

Ghislain se pencha vers elle et lui prit la main.

— Vous êtes au château de Sailles, Noella . . . chez moi.

— Chez vous ? Stanislas, que veut dire ?

— Ceci veut dire que je suis Ghislain de Vaulan. Vous savez, ce petit Ghislain que connut votre mère et qui disparut si mystérieusement de ce château ? Et cette femme, âme damnée de la baronne Van Hottem, est la même qui empoisonna ma pauvre mère, la même, selon toutes probabilités, qui vous enleva hier pour vous emprisonner ici, afin d'avoir plus facilement raison de moi.

Noella pressa sa tête entre ses mains.

— C'est inouï, ce que vous racontez là ! Mais je ne comprends pas comment vous avez su ?

Ghislain jeta un regard vers Martin Régent occupé à préparer ses cordes, sans quitter de l'œil la Javanaise évanouie.

— Je vous aiderai lorsque vous y serez oncle Adrien, dit-il.

— Oh ! inutile, Monsieur le duc, j'aurai vite fait tout seul ! Renseignez plutôt Mlle Noella, qui ne comprend rien à tout ce mystère.

Alors Ghislain commença le récit des étranges aventures qui s'étaient succédé dans cette demeure. Noella l'écoutait, les mains jointes, ses grands yeux remplis tour à tour d'émotion douce, d'effroi et d'horreur.

(A suivre.)